

L'ASSOCIATION

JOURNAL D'ECONOMIE SOCIALE

ORGANE OFFICIEL DE LA "CATHOLIC MUTUAL BENEFIT ASSOCIATION."

NOTRE IMPRIMERIE

BUREAUX ET ATELIERS
68 RUE ST-JOSEPH 68

A DEUX PAS DU

Bureau de POSTE St-Roch, QUÉBEC

SOUS le plus court délai et A DES
PRIX MODÉRÉS nous exécutons toutes
sortes d'ouvrages typographiques, tels
que :

LIVRES,
PAMPHLETS,
FACTUMS,
BLANCS DE CHÈQUES,
BLANCS DE BILLETS,
LETTRES FUNÉRAIRES,
CARTES D'AFFAIRES,
CIRCULAIRES,
TÊTE DE COMPTES
ETC., ETC., ETC.

Nos CARACTÈRES sont tout neufs.
Impression soignée et de belle appa-
rence. Examinez le journal *L'Associa-*
tion.

Nous imprimons à des taux spécia-
lement réduits tous documents (Cons-

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1.—Toute personne qui
retire régulièrement un journal du
bureau de poste, qu'elle ait sous-
crit ou non, que ce journal soit
adressé à son nom ou à celui d'un
autre est responsable du paiement.

Article 2.—Toute personne qui
renvoie un journal est tenu de
PAYER tous les arrérages qu'elle
doit sur l'abonnement, autrement
l'éditeur peut continuer à lui
envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé.
Dans ce cas l'abonné est tenu de
payer en outre le prix de l'abon-
nement jusqu'au moment du paie-
ment, qu'il ait retiré ou non le
journal du bureau de poste.

Article 3.—Tout abonné peut
être poursuivi pour abonnement
dans le district où le journal est
publié, lors même qu'il demeure-
rait à des centaines de lieues de
cet endroit.

Article 4.—Les tribunaux ont
décidé que le fait de refuser un
journal du bureau de poste, ou de

sives, et de laquelle levrai mérite n'a chance
d'être acclamé qu'en s'entourant de bruit
et d'ostentation.

M. Philbert ne s'est pas poussé ; c'est à
peine si, dans trois ou quatre circonstances,
il a consenti à prendre la parole devant un
auditoire restreint. Chaque fois il a parlé
de manière à captiver une attention qui
semblait lui faire reproche du silence qu'il
gardait d'habitude.

Le journalisme ne lui a pas rendu justice
en ne lui offrant qu'une position effacée,
tandis que, si la presse française eût trouvé
un accueil plus généreux au Canada, M.
Philbert aurait pu fonder lui-même une
revue ou un journal, en maintenir la direc-
tion et faire noble figure au premier plan
sur le théâtre des écrivains. Il sort du
journalisme avec la satisfaction du devoir
accompli comme sort d'un monument achevé
l'humble ouvrier qui a exécuté avec un art
sans reproche les merveilles qu'un public
oubliés et léger attribue seulement à l'ar-
chitecte.

Un jeune homme, un enfant, faisant
pour un presbytère l'office de portier et de
commissionnaire, s'est oublié jusqu'au point
de ne pas porter au bureau de poste les
lettres qu'on lui confiait. Il les déchirait,
ou enroulait quelque peu ses doigts
et s'appropriait les quelques sous à payer
l'affranchissement postal. Pour une fre-
daine, c'est est une grosse, et qui mérite une
grosse punition. Mais quelle affaire a le
public à prendre connaissance de tous les
détails de cette histoire-là ? N'y a-t-il pas
des juges dans Berlin. S'il n'y en a pas,
qu'on en fasse ! Mais, de grâce, qu'on ne

voulez contenter, apprenez-leur plutôt à
s'occuper de leurs affaires. Vous accom-
plirez ainsi une œuvre méritoire, vous ferez
acte d'éducateur public ; ça vous honorerà,
et ça fera du bien à plusieurs.

N'êtes-vous pas apte à penser par vous-
mêmes un article raisonné sur un sujet
utile ? Faut-il absolument à vos côtés un
témoin du coroner pour vous dicter ce
que vous devez dire à votre public ? Alors,
laissez la parole au témoin, et vous, prenez
la pioche.

M. Jos.-A.-A. Cullen, de Digby (Nou-
velle-Ecosse), adresse des conseils à ceux
qui écrivent pour les journaux. Il dit :
" Rien n'est plus insultant que ces commu-
nications qu'on accompagne de la note :
" Cela vous aidera à remplir les colonnes de
" votre journal ! " Je vous le demande,
quel est le rédacteur de journal qui ait
" besoin d'une telle assistance. Aider un
" rédacteur à REMPLIR son journal ! Rien
" de plus ridicule. Les matières ABONDENT
" toujours ; l'embarras est le plus souvent
" dans le choix. "

Heureux M. Cullen qui écrit dans un
pays si fertile ! Et dire que, dans cette
province de Québec, le journal est tellement
aride de lui-même et manque tellement
tir en liasses de procédure, en pièces de
procès ! Voici la maison de l'abonné trans-
formée en salle d'audience, et voici l'abonné
lui-même qui se draps dans sa majesté de
juge de son pair ; le greffier, c'est quelqu'un
présent, quelquefois la mère ; l'huissier,
c'est ou la mère ou la grande fille dont la
voix stridente a mission de rappeler aux

PAMPHLETS,
FACTUMS,
BLANCS DE CHÈQUES,
BLANCS DE BILLETS,
LETTRES FUNÉRAIRES,
CARTES D'AFFAIRES,
CIRCULAIRES,
TÊTE DE COMPTES
ETC., ETC., ETC.

Nos CARACTÈRES sont tout neufs. Impression soignée et de belle apparence. Examinez le journal *L'Association*.

Nous imprimons à des taux spécialement réduits tous documents (Constitutions, Règlements, etc.) publiés par des sociétés de bienveillance et de secours mutuel. Nous avons aussi un tarif très modique pour TOUTES publications entreprises par les séminaires, collèges, couvents, et par des membres du clergé.

PHILIPPE MASSON,
Imprimeur-Éditeur.

PHILIPPE MASSON
AVOCAT
et Courtier d'Assurances

M. PHILIPPE MASSON place des risques dans toutes bonnes compagnies d'assurance contre le FEU, contre les ACCIDENTS CORPORELS et sur la VIE. Ses études spéciales et son expérience des affaires lui permettent de présenter toujours, dans un cas donné, le système d'assurance le plus absolument favorable à l'applicant. Consultations données à quiconque désire choisir un bon système et une bonne compagnie.

S'adresser par lettre, ou personnellement

N° 68

RUE ST-JOSEPH
ST-ROCH, QUÉBEC

envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3.—Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4.—Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

ABATONS ROMPUS

Edouard Philbert, un vieux de la vieille, un martyr du travail et du devoir, vient d'être chargé d'une fonction dans le bureau de l'inspecteur des postes, à Québec. Nous applaudissons bien haut le gouvernement fédéral qui a fait cet acte de justice, et nous félicitons notre ami d'avoir trouvé ce moyen de sortir de l'ingrate carrière du journalisme.

La carrière d'avocat, qu'il embrassa en premier lieu au sortir de ses cours universitaires, avait ouvert un large champ d'études et d'observations à son esprit actif et curieux, si bien fait par son application pour aborder les problèmes les plus ardu, et par sa patience et sa ténacité si bien propre à en gravir les sommets et à en découvrir les solutions au milieu des broussailles les plus enchevêtrées. Comment se voit n'a-t-elle pas fait éclat au Palais ! L'organe ne s'y prêtait peut-être pas ; d'un autre côté, la modestie, et plus que cela, la défiance de ses propres forces, cette maladie qui ôte de l'essor aux ambitions les plus légitimes, ont tenu ce garçon tranquille à l'écart de la foule qui prend quelquefois pour de grands hommes les charlatans qui, par la place publique, lui débitent leurs gais boniments avec leurs drogues inoffen-

accompli comme sort d'un monument achevé l'humble ouvrier qui a exécuté avec un art sans reproche les merveilles qu'un public oublieux et léger attribue seulement à l'architecte.

Un jeune homme, un enfant, faisant pour un presbytère l'office de portier et de commissionnaire, s'est oublié jusqu'au point de ne pas porter au bureau de poste les lettres qu'on lui confiait. Il les déchirait, en entrouvrant quelques-unes par-ci par-là et s'appropriait les quelques sous à payer l'affranchissement postal. Pour une fredaine, c'est est une grosse, et qui mérite une grosse punition. Mais quelle affaire a le public à prendre connaissance de tous les détails de cette histoire-là ? N'y a-t-il pas des juges dans Berlin. S'il n'y en a pas, qu'on en fasse ! Mais, de grâce, qu'on ne jette donc plus l'honneur des familles en pâture aux mauvaises langues !

Cette publicité retentissante, potage délicieux des commères de tout âge et de tout sexe, est-elle bien propre à ouvrir la voie du repentir au juvénile délinquant ? Où se réfugiera-t-il, une fois ses heures de prison ou d'école de réforme terminées, si vous amenez le monde entier contre lui, vilains aboyeurs ? Sa peine n'aura donc plus de fin ? Chaque souffle de toute sa vie sera donc une torture, un supplice sans cesse renaissant !

À la Pointe-du-Lac, une femme a été assassinée. La justice a été saisie du fait et a pris les procédures nécessaires pour amener la découverte du meurtrier. Laissez-la donc faire, reporters inintelligents ! Pourquoi travestir en tribunal chacun de vos lecteurs, et soumettre à son examen jusque dans les plus intimes particularités, chacun des témoignages de l'enquête ? Votre journal est lu par des marchands qui s'intéressent aux questions du commerce, par des ouvriers qui portent attention aux études industrielles, par des femmes qui recherchent les petites nouvelles et le feuilleton, et aussi, quand elles ont le talent d'une maîtresse de maison, les articles d'économie domestique. Ne constituez donc pas vos lecteurs en corps de jurés, et cessez donc d'introduire dans les familles ces disputes oiseuses et ridicules sur la plus ou moins grande criminalité du coupable, et sur le plus ou moins de chance qu'il a d'échapper à la potence. S'il vous plaît, laissez la justice et ses officiers exercer leur mission sacrée ; ils n'ont pas besoin de vous, allez ! Quant aux curieux que vous

"Cela vous aidera à remplir les colonnes de votre journal !" Je vous le demande, quel est le rédacteur de journal qui ait besoin d'une telle assistance. Aider un rédacteur à REMPLIR son journal ! Rien de plus ridicule. Les matières ABONDENT toujours ; l'embarras est le plus souvent dans le choix."

Heureux M. Cullen qui écrit dans un pays si fertile ! Et dire que, dans cette province de Québec, le journal est tellement aride de lui-même et manque tellement de matière ! On en est obligé de tirer en liasses de procédure, en pièces de procès ! Voici la maison de l'abonné transformée en salle d'audience, et voici l'abonné lui-même qui se drape dans sa majesté de juge de son pair ; le greffier, c'est quelqu'un présent, quelquefois la mère ; l'huissier, c'est ou la mère ou la grande fille dont la voix stridente a mission de rappeler aux enfants tapageurs que la Cour siège ; les avocats sont tout le monde, car toutes les langues ont pris le mors aux dents et l'on ne sait plus distinguer le oui du non dans l'indescriptible flux de paroles inutiles qui sort en flots pressés de toutes les bouches. Dans un angle effacé, la pauvre servante qu'observe tout ce bruit d'un air un peu alarmé, a pourtant encore le cœur de marmonner : — "Que sta gazette jase bin !"

Mais quoi ! Voyez donc ces enfants qui se querellent pour s'arracher ce papier. Qui va l'emporter ? Est-ce Jules ? Est-ce Ad-jutor ? C'est Jules, le plus détestable et par conséquent le plus chéri ; c'est à lui que la mère va décerner le curieux trophée, objet de la dispute. C'est intitulé : "LA SCÈNE DU MEURTRE RECONSTITUÉE" ! C'est un plan qui vous indique un bois, puis la maison où le crime a été commis, puis la fenêtre transpercée par le coup de feu (le point noir montrant l'endroit où la vitre a été cassée par le plomb), puis les bâtiments en arrière de la maison, puis la pelouse, puis la route, où le meurtrier était posté !!! Demain, petit Jules saura par cœur tous les détails de ce plan, mais se fera taper sur les doigts pour n'avoir pas appris sa leçon de géographie.

Nous n'en voulons pas au plan, bien au contraire. Certes, nous admettons qu'il peut être excellent et qu'il aidera efficacement le tribunal à débrouiller le chaos de cette affaire de meurtre. Seulement, dans les colonnes de votre journal, il est hors place, comme sont hors-d'œuvre tous ces détails d'enquête, souvent scandaleux, qui peuvent satisfaire une malsaine curiosité, mais que le public n'a réellement pas besoin de connaître. Laissez faire les avocats et

les fonctionnaires de la justice ; ils sauront révéler en temps opportun et à quide droit tous ces mystères qui inquiètent votre oisive cervelle. Si la matière manque, rétrécissez le journal ; ça sera mieux.

Catholic Mutual Benefit Association
Office of the Grand President
434 Somerset street.

Ottawa, 29th september 1890

Philippe Masson, Esq.
Proprietor
of l'Association
Québec.

DEAR SIR,

I hereby appoint l'Association
an official organ of the C. M. B. A.
in Canada.

Yours very sincerely,
JOHN A. MACCABE,
Grand President.

La lettre que nous venons de publier est une charte, venant de source autorisée, qui constitue l'Association organe officiel de l'Association Catholique de Secours Mutuel (C. M. B. A.), pour le Canada. Elle nous confère un honneur auquel nous sommes très sensible, et qui, en nous récompensant du zèle que nous avons montré à faire connaître et à propager cette puissante et secourable association, nous représente en titre et en charge des sains principes d'économie sociale qu'elle professe.

Cette nomination faite de l'Association comme organe de la C. M. B. A., est aussi une preuve que l'on sait apprécier un sincère dévouement quelque part, au moins dans certaines associations catho-

PENSÉES D'UN ÉCONOMISTE

Dieu, qui donne les aptitudes particulières, ne permet point qu'on en néglige le développement ; et ce serait méconnaître grandement ses desseins que d'élever des barrières législatives pour en arrêter l'essor. Tel individu qui ne serait que d'une utilité médiocre pour la culture des champs peut devenir un de Laplace qui reculera les bornes de l'astronomie, ou un Thénard, la gloire de la chimie. Le respect pour la dignité de l'homme, une politique sagement comprise, ont déjà fait justice des maximes qui condamnaient chaque citoyen à demeurer dans la condition de ses parents et à exercer l'état de son père.

Le luxe doit être rangé au nombre des causes qui servent à peupler les villes. Sans frein, au sommet de la société, il descend d'étage en étage et fascine surtout les regards éblouis de jeunes filles qui, ne trouvant pas dans la vie simple des champs ou même du village les ressources nécessaires pour se parer selon leurs désirs, vont les demander aux cités, le plus souvent au prix de leur vertu.

Les travaux des campagnes ne sont excessifs qu'à une époque de l'année. Généralement ils sont modérés et toujours sains. Ce qui montre à cet égard, leur supériorité sur ceux des villes, c'est la force, la santé et la longévité des paysans, comparées avec celles des populations agglomérées, surtout avec celles des ouvriers occupés dans les usines et les fabriques.

Les intérêts de la population rurale sont liés à ceux de la population urbaine. Les habitants des villes vivent des produits agricoles, mais ils travaillent à leur tour pour les habitants des campagnes. Ils sont les uns et les autres membres d'une même famille et se rendent des services mutuels. Toutes les professions sont utiles et s'aident réciproquement, pourvu qu'aucune d'elles ne prenne un développement exagéré ayant pour résultat de troubler les conditions des autres. Or, malheureusement, cette perturbation a lieu dans les émigrations exagérées des campagnes vers les villes : tout le monde reconnaît que ces émigrations ont

des maîtres une pensée plus généreuse, plus humaine, un patronage qui leur serait au moins aussi profitable que leur égoïsme.

Il faut que le gouvernement prenne l'initiative de toutes les opérations qu'il est seul capable de mener à fin, ou dont les particuliers ne comprennent ni l'importance ni les avantages. Mais il ne doit jamais empêcher les simples individus de procéder à des entreprises, ni leur faire concurrence. Il peut agir comme initiateur, comme éclairer, comme protecteur, jamais comme entrepreneur se proposant des bénéfices commerciaux, contrecarrant ou empêchant l'initiative et le mouvement de l'entreprise privée.

On ne saurait mettre sur la même ligne le maître qui assimile ses serviteurs à des animaux et celui qui les traite avec bonté.

L'épargne suppose le travail, la tempérance, une conduite régulière.

Les ouvriers dissipateurs présentent le tableau le plus hideux. Ils ont une jeunesse dégradée ; s'ils se marient, le spectacle est plus désolant encore. Ils laissent leurs femmes et leurs enfants sans pain ; ils les maltraitent de la manière la plus brutale. En quelques heures ils dévorent le salaire de la quinzaine. Ils sont une désolation pour la famille et un danger pour l'État.

MARIAGE

RHÉAUME-CLOUTIER.—Mercredi matin, le 1er octobre, à la Chapelle St-Louis, M. Auguste Rhéaume, avocat, fils de l'échevin Rhéaume, conduisait à l'autel mademoiselle Delphine Cloutier, fille de feu M. Prisque Cloutier, manufacturier de cette ville.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révérend M. Bélanger, curé de St-Roch.

Pas de cartes.

UNE SAGE MESURE

Sous ce titre, on lit dans l'Electeur l'article suivant :

On vient inaugurer dans les bureaux des ministres, à Québec, une règle qu'il est bien que le public connaisse.

A l'avenir, il sera nécessaire, pour avoir une entrevue du ministre, de demander l'entrevue par lettre ou de s'inscrire chez le secrétaire particulier, en ayant soin de spécifier l'objet de l'entrevue demandée.

Le ministre fixera le jour et l'heure où il pourra recevoir le visiteur.

Cette innovation sera à l'avantage du public. En effet, de cette manière on n'aura plus à perdre des journées entières à faire anti-chambre ; chacun aura son tour, à heure fixe. Ce sera mieux aussi pour l'administration des affaires ; car, franchement, à voir les foules qui assiègent parfois les bureaux ministériels, nous nous demandons où ces pauvres ministres peuvent prendre le temps qu'ils doivent à l'expédition des affaires. A cette époque surtout, où ils ont à préparer le travail de la session et siègent en conseil quatre, cinq et six heures par jour, il est d'absolue nécessité que leur temps soit méthodiquement partagé.

Nous prions nos amis de prendre note de cette mesure, dans leur intérêt comme dans l'intérêt de la bonne administration.

UNE CONVERSION

Le colonel Z. était venu à Lourdes comme il était allé autrefois en Afrique, en Crimée, en Italie, — pour y faire campagne. Et c'était l'âme de son fils qui devait être le prix de sa victoire. Ce dernier, à la suite d'une jeunesse orageuse, n'avait pas seulement perdu la foi, il avait encore compromis sa santé d'une façon irréparable. La phtisie, qui allait bientôt l'emporter à trente ans, était arrivée à sa dernière période.

Le colonel Z. le savait et l'acceptait courageusement ; en soldat, il avait fait son sacrifice. Mais ce à quoi le chrétien ne pouvait se résigner, c'était de voir son fils quitter la vie sans être revenu aux croyances de son enfance. Jusqu'ici tous ses efforts pour le ramener à Dieu avaient échoué. Il

sociation organe officiel de l'Association Catholique de Secours Mutuel (C. M. B. A.), pour le Canada. Elle nous confère un honneur auquel nous sommes très sensible, et qui, en nous récompensant du zèle que nous avons montré à faire connaître et à propager cette puissante et secourable association, représentant en titre et en charge des sains principes d'économie sociale qu'elle professe.

Cette nomination faite de l'Association comme organe de la C. M. B. A., est aussi une preuve que l'on sait apprécier un sincère dévouement quelque part, au moins dans certaines associations catholiques. Notre journal s'efforcera de se rendre digne de la noble tâche qu'il a entreprise dès le début et que désormais cette nomination le charge de continuer officiellement, et par les présentes il adresse à toutes les branches canadiennes de la C. M. B. A. un pressant et cordial appel d'assistance et de collaboration.

A NOS LECTEURS

Un certain nombre de nos abonnés sont en règle avec l'Association, et vont recevoir la prime de leur choix. Le *Recueil des Recettes*, demandé par plusieurs, est actuellement sous composition typographique, dans nos propres ateliers, et sera prêt à être livré d'ici à trois semaines. S'il y a quelque retard dans l'envoi des autres primes demandées, qu'on veuille bien ne pas s'en inquiéter : les demandes sont avec soin notées et seront servies à souhait avant longtemps.

Les abonnés qui nous paieront le prix d'au moins UN AN d'abonnement (soit \$1.00) durant la première quinzaine d'octobre auront, eux aussi, droit à l'une des trois primes mentionnées dans le précédent numéro de l'Association.

Les intérêts de la population rurale sont liés à ceux de la population urbaine. Les habitants des villes vivent des produits agricoles, mais ils travaillent à leur tour pour les habitants des campagnes. Ils sont les uns et les autres membres d'une même famille et se rendent des services mutuels. Toutes les professions sont utiles et s'aident réciproquement, pourvu qu'aucune d'elles ne prenne un développement exagéré ayant pour résultat de troubler les conditions des autres. Or, malheureusement, cette perturbation a lieu dans les émigrations exagérées des campagnes vers les villes: tout le monde reconnaît que ces émigrations s'effectuent dans des proportions excessives et funestes.

L'agriculture profite des progrès de l'industrie. Les voies ferrées et les canaux lui apportent les outils, les engrais, les plâtres et les graines; ils emmènent sur les marchés éloignés les animaux, les blés, les fourrages. Néanmoins les établissements industriels ont avant tout pour but d'enrichir ceux qu'ils possèdent et qui se livrent au commerce. Ce n'est que secondement que l'agriculture en recueille sa part de bénéfices. Elle a droit à obtenir de l'Etat une protection spéciale.

Il y a mieux à faire que de se déclarer contre les progrès de la civilisation matérielle: il faut éclairer leur marche, et s'efforcer de les rendre profitables à la civilisation morale des ouvriers et des patrons.

L'organisation actuelle de l'industrie a rendu le maître et l'ouvrier étrangers l'un à l'autre. Combien il serait important que le contraire eût lieu! Certes, il ne peut y avoir communauté de vie entre eux; mais l'abandon complet des ouvriers par le maître hors de ses ateliers et leur renvoi sans s'inquiéter de ce qu'ils deviendront, quand, après s'être usés à son service, ils ne lui procuront plus les mêmes profits, sont des iniquités contre lesquelles protestent tous les sentiments humains. Il serait temps qu'à cet abandon succédât de la part

de quelques heures ils devaient le salaire de la quinzaine. Ils sont une désolation pour la famille et un danger pour l'Etat.

MARIAGE

RHÉAUME-CLOUTIER.—Mercredi matin, le 1er octobre, à la Chapelle St-Louis, M. Auguste Rhéaume, avocat, fils de l'échevin Rhéaume, conduisait à l'autel mademoiselle Delphine Cloutier, fille de feu M. Prisque Cloutier, manufacturier de cette ville.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révérend M. Bélanger, curé de St-Roch.

Pas de cartes.

UNION ST-JOSEPH A ST-ROCH

Les membres de l'Union St-Joseph à St-Roch, sont priés de prendre avis qu'à partir de jeudi le 2, les réunions mensuelles auront lieu dans les nouvelles salles de la société, situées au coin des rues St-François et de la Chapelle, dans la bâtisse connue sous le nom de Chapelle des morts.

Par ordre,

L. B. DROUYN,

Sec.-Arch.

FORESTIERS CATHOLIQUES

Une nouvelle Cour de l'Ordre des Forestiers Catholiques a été installée le 26 septembre par le député Grand Chef Ranger J. N. Blouin, à Montmagny, P. Q., et les officiers suivants ont été élus:

- Révd M. Langlois—Chapelain.
- J. C. Libois—Chef Ranger.
- J. P. Lamontagne—Vice-Chef Ranger.
- P. R. Martineau—Sec.-archiviste.
- A. E. Michon—Sec.-financier.
- F. I. LeBlanc—Trésorier.
- L. C. Dupuis, C. A. Mercier, Alph. La-berge—Syndics.
- Téles. Gendreau—1er Conducteur.
- Evariste Pâquet—2e " "
- Isaïe Bélanger—Sentinelle intérieure.
- Alph. Boulet—Sentinelle Externe.
- Dr J. B. Blouin—Médecin examinateur.

UNE CONVERSION

Le colonel Z. était venu à Lourdes comme il était allé autrefois en Afrique, en Crimée, en Italie,— pour y faire campagne. Et c'était l'âme de son fils qui devait être le prix de sa victoire. Ce dernier, à la suite d'une jeunesse orageuse, n'avait pas seulement perdu la foi, il avait encore compromis sa santé d'une façon irréparable. La phtisie, qui allait bientôt l'emporter à trente ans, était arrivée à sa dernière période.

Le colonel Z. le savait et l'acceptait courageusement; en soldat, il avait fait son sacrifice. Mais ce à quoi le chrétien ne pouvait se résigner, c'était de voir son fils quitter la vie sans être revenu aux croyances de son enfance. Jusqu'ici tous ses efforts pour le ramener à Dieu avaient échoué. Il commençait à désespérer de la conversion quand l'idée d'un voyage à Lourdes germa subitement dans son esprit et s'y fixa bientôt avec une étrange ténacité. Mais comment faire accepter par son fils, par cet esprit sceptique, le nom même d'une ville qu'il ne manquait pas de regarder comme un "foyer de superstition."

Le colonel Z. se rappela fort à propos que Lourdes n'est pas seulement une ville de pèlerinages, qu'elle est géographiquement la clef des Pyrénées. . . . Il proposa donc à son fils une longue excursion dans les Pyrénées, avec Luchon, Covarnie, comme principales étapes. Il vantait les beautés naturelles de ces sites célèbres et insistait sur les avantages que la santé du malade retirerait d'un changement d'air et de milieu. "En voyage, lui disait-il, la distraction entre par les oreilles, par les yeux, et la poussière du chemin guérit." Le pauvre père ne pensait qu'à la guérison morale, car il ne savait que trop, hélas! que son fils était perdu.

Mais ce n'est pas en vain qu'il avait éveillé chez le malade des idées de départ et de déplacement. On sait que les poitrinaires, ne se trouvant bien nulle part, sont d'humeur inconstante et voyageuse. C'est sur cette particularité bien connue que le colonel avait basé sa paternelle stratégie. Elle devait pleinement réussir.

Son fils avait accepté avec empressement de visiter les Pyrénées, qu'il ne connaissait pas encore. Le chemin de fer l'avait déposé à Lourdes, où il s'était arrêté sans dé fiance pour y prendre deux ou trois jours de repos.

Ce temps écoulé, le colonel Z., fidèle à sa tactique, avait parlé de continuer le voyage et de se rendre à Luchon. Mais le jeune homme refusait maintenant de partir. Était-ce un nouveau caprice du malade ? Ou bien l'atmosphère surnaturelle de Lourdes commençait-elle déjà à faire sentir sa toute-puissante influence ? Qui pourrait en douter quand on saura qu'après un mois de cette cure d'air d'un nouveau genre, le libre peneur était devenu un fervent chrétien ? Résigné à la mort-que maintenant il savait prochaine, il s'y préparait en recevant chaque matin la sainte communion.

—Je suis bien heureux, disait un jour le colonel. Dieu me prend, hélas ! mon fils ; mais c'est pour en faire un élu au lieu d'un réprouvé.

Et, du revers de sa main, le vieux soldat essayait une larme furtive qui venait de tomber sur sa joue bronzée.

(Journal de Lourdes.)

UNE VIEILLE CHANSON

De l'Union Musicale :

Je ne sais si la chanson suivante a déjà été publiée. Je l'ai trouvée dans un vieux cahier de chansons, d'élégies, de devinettes, un vrai pot-pourri, quoi : Ce cahier, tout jauni par le temps, est écrit par une femme.

Elle est intitulée : *Vive l'honnête cultivateur*, et est sur l'air : *On va le voir* :

Le diable est sorti des enfers
Pour faire le tour du monde
Envoyé par Lucifer
Pour ramasser dans sa ronde
Sur tous les corps de métier
Commençant par les meuniers
Qui prennent deux moutures
Vous irez dans la voiture.

Ensuite chez les bouchers
Du boeuf vendent de la vache
Le diable entrera chez eux
Bonjour donc M. Eustache
Vitement dépêche toi
De t'en venir avec moi
Laisse là tes forçures
Embarque dans la voiture.

Boulangers à votre tour
Vous faites souvent la mine

Par vos contrats mal dictés
Des procès pour le sûr,
Vous irez dans la voiture.

Tonnelliers dépêchez-vous
Il vous faut quitter le monde
Voilà le diable après vous
Laissez là votre colombe
Vous ne vous plaisez qu'à voler
Avec vos futailles percées
Qui n'ont point de champlures
Vous irez dans la voiture.

A vous perruquiers fripons
Qui êtes si peu critiques
Vos garçons vous envoyez
Accomoder vos pratiques
Avec vos razors ébréchés
La barbe vous leur arrachez
Vous leur brisez la figure
Vous irez dans la voiture.

Forgerons mal avisés
Qui brulez tout votre fer
Et ne mettez point d'acier
Dans les places nécessaires
Vous serez récompensés
De vos haches mal trempées
De vos mauvaises soudures
Vous irez dans la voiture.

Le diable entrera chez vous
Parfumeurs abominables
Griçant des dents de courroux
Pour vous faire passer en braves
Toutes les jeunes filles vous damnez
Par le fard que vous leur vendez
Avec elles pour le sûr
Vous irez dans la voiture.

Capitaines de vaisseaux
Vous aurez aussi vos places
Vous maltraitez vos matelots
Le diable vous pourchasse
Souvent vous les faites jeuner
Leurs provisions vous vendez
C'est une rapinure
Vous irez dans la voiture.

Capitaines et officiers
Vous aurez aussi récompense
De toutes vos brutalités
Par le diable d'assurance
Vous voulez faire tomber
Les soldats à vos pieds
Méchantes créatures
Vous irez dans la voiture.

Et vous resterez à l'ombre
Votre terre vous cultivez
Honnêtement vous vendez
A vos braves créatures
Vous n'irez point en voiture.

P. G. R.

CHASSE-SPLEEN

Au café :

—Pourquoi diable bois tu absolument toutes les consommations avec une paille !
—C'est une promesse. J'ai juré à ma femme de ne jamais mettre le nez dans un verre !

Un bon bourgeois regardait, du haut du Pont-Neuf, un pêcheur assis sur la berge :
"Quelle patience ! s'écria-t-il ; voilà deux heures, montre en main, que je suis là, et il n'a encore rien pris !

Une dame se plaignait, devant un Prudhomme quelconque, de ne pas avoir d'enfant :
"C'est bien désolant, dit-il ; et madame votre mère, en a-t-elle eu !"

Fin de discours dans une réunion publique.

"Un mot encore, citoyens, et je termine :

"Demandons pour les frais un crédit illimité, je jure de ne pas le dépasser."

Sans-gêne britannique. Dans un wagon au grand complet M. Z. . . . qui était placé dans le sens du train, demande à son vis-à-vis de changer de place avec lui.

Celui-ci, après s'être empressé de faire droit à sa requête :

—Vous préférez aller à reculons ? lui dit-il.

—Oh ! ce n'est pas au point de vue de mon agrément, répond le voyageur. . . . C'est parce que, en cas d'accident, les contusions sont beaucoup moins fortes ! Adorable !

Hommes des classes dirigeantes, aidez l'ASSOCIATION qui veut donner une

LE "SUN"

Compagnie d'Assurance sur la Vie,
du Canada

BUREAU PRINCIPAL

164 Rue St Jacques, Montréal.

M. LOUIS TESSIER,

GÉRANT A QUÉBEC.

67 RUE ST-PIERRE, QUÉBEC.

Le "SUN" est la seule Compagnie qui émet des polices absolument **sans conditions**. Elle paie les réclamations promptement **sans attendre 60 ou 90 jours**.

Aucune personne ne doit s'assurer à une Compagnie qui émet une police remplie de conditions et restrictions.

Toute personne doit lire sa police attentivement avant de l'accepter et de payer la prime, car dans quelques cas **déception est pratiquée**.

Assurez-vous au "SUN," car cette Compagnie vous émanera une police dans laquelle **il n'y aura aucune restriction vexatoire** en cas de SUICIDE, EMEUTE, GUERRE, DUEL, FELONIE, VOYAGE, CHANGEMENT D'OCCUPATION et TRANSPORT DE POLICE, comme il s'en trouve dans les polices des autres Compagnies.

Le "SUN" a réalisé par ses Prêts et Placements depuis trois ans un intérêt d'une moyenne de **sept pour cent (7%)** étant le **taux le plus élevé** acquis par les Compagnies d'Assurance sur la Vie faisant affaires au Canada.

ROBERTSON MACAULAY, Ecr.

Président et Directeur-Gérant.

12 juillet 1900

AUX MEMBRES DU CLERGE

EN RÉCEPTION :

100 Quarts Colli

100 Octaves Colli

50 Quarts Vin Cettes

50 Quarts Taragona blanc.

Ces vins sont analysés par des experts et recommandés

Le diable est sorti des enfers
Pour faire le tour du monde
Envoyé par Lucifer
Pour ramasser dans sa ronde
Sur tous les corps de métier
Commencant par les meuniers
Qui prennent deux moutures
Vous irez dans la voiture.

Ensuite chez les bouchers
Du bœuf vendent de la vache
Le diable entrera chez eux
Bonjour donc M. Eustache
Vitement dépêche toi
De t'en venir avec moi
Laisse là tes forçures
Embarque dans la voiture.

Boulangers à votre tour
Vous faites souvent la mine
Il faut laisser votre four
Il faut changer de cuisine
Vous faites vos pains petits
La moitié du temps mal cuits
Çe dépend de la tournure
Embarquez dans la voiture

Charpentiers et menuisiers.
Marchands mettez le pouce.
Maçons, couvreux, cordonniers
Le diable est après vos troussees
Chaudronniers qui mettez tous
La piece à côté du trou
Pour vous montrer la rivure
Embarquez dans la voiture.

Arpenteurs qui vous plaisez
En ville comme en campagne
Avec vos lignes mal tirées
Vous engendrez la chicane
Vous avez occasionné
Par vos bornes mal placées
Million de procédures
Vous irez dans la voiture.

Juges toujours parés
Il faut quitter le siège
Vous allez être jugés
Et payés de vos manèges
Vous avez souvent ruiné
Par vos sentences mal données
Des milliers de familles
Il faut que le corps vous grille.

Notaires voici le temps
Où tous vos écrits contraires
Vont être payés comptant
Par le diable votre père
Vous avez occasionné

Avec elles pour le sûr
Vous irez dans la voiture.

Capitaines de vaisseaux
Vous aurez aussi vos places
Vous maltraitez vos matelots
Le diable vous pourchasse
Souvent vous les faites jeuner
Leurs provisions vous vendez
C'est une rapinure
Vous irez dans la voiture.

Capitaines et officiers
Vous aurez aussi récompense
De toutes vos brutalités
Par le diable d'assurance
Vous voulez faire tomber
Les soldats à vos pieds
Méchantes créatures
Vous irez dans la voiture.

Ivrognes de renommée
Vous qui ne faites que boire
Et qui toujours tempêtez
Du matin jusqu'à soir
Souvent vos femmes vous battez
Vos enfants faites jeuner
Renégats de nature
Vous irez dans la voiture.

A vous messieurs les marchands
C'est à vous que l'on s'adresse
Vous savez tromper vos gens
Par mensonge et par finesse
Bien souvent vous leur vendez
Des marchandises avariées
Vous ferez banqueroute pour le sûr
Vous irez dans la voiture.

Les tailleurs et les drapiers
Monteront avec les autres
Ainsi que les chapeliers
Quoi qu'ils font leurs bons apôtres
Cabaretier malin
Au lieu d'augmenter son vin
Mets de l'eau toute pure
Vous irez dans la voiture.

Orfèvres qui vous plaisez
A voler sans relâches
Avec vos ouvrages soufflés
Que vous faites passer pour or
Des joncs de pince-becs vous vendez
A ces jeunes mariés
Pour de l'or tout pur
Vous irez dans la voiture.

A vous bons cultivateurs
Qui n'êtes point de ce nombre
Vous êtes des gens d'honneur

mince, je jure de ne pas le dépasser.

Sans-gêne britannique. Dans un wagon
au grand complet M. Z... qui était placé
dans le sens du train, demande à son vis-à-
vis de changer de place avec lui.

Celui-ci, après s'être empressé de faire
droit à sa requête :

—Vous préférez aller à reculons ? lui
dit-il.

—Oh ! ce n'est pas au point de vue de
mon agrément, répond le voyageur... C'est
parce que, en cas d'accident, les contusions
sont beaucoup moins fortes ! Adorable !

**Hommes des classes diri-
geantes, aidez l'ASSOCIA-
TION qui veut donner une
direction droite au mou-
vement social.**

**Abonnez-vous à l'AS-
SOCIATION, journal ami des
classes ouvrières.**

CARTES D'AFFAIRES

Avocats

LHON. FRS. LANGELIER, 23 rue St-Louis.
J.-A.-M. GAGNON, 4 rue Saint-Pierre.
A. LEMAY, 4 rue Saint-Pierre.
E. LORTIE, 68 rue Saint-Pierre.
H. A. TURCOTTE, 68 rue Saint-Pierre.

Notaires

M. J. ALLAIRE, 4 rue Saint-Pierre.
M. OCTAVE ROY, 24 côte du Palais
M. LÉOPOLD P. FALARDEAU, 84 rue Massue.
M. JOSEPH SAVARD, 80 rue St-Valier, S.-S.

Médecins

DR. CHARLES GINGRAS, 49-51 rue St-Valier.
DR. DELPHIS M. BROCHU, 130 rue St. François.
DR. ELZÉAR LABERGE, 110 rue du Pont.
DR. CHARLES I. SAMSON, 83 rue St. François.

Pharmaciens

DR. ED. MORIN & C^{ie}, 314 rue Saint-Jean, et 32-34 rue
Saint-Pierre.
DR. A. POTVIN & C^{ie}, 30 rue Saint-Pierre.
DR. J. A. GAUVREAU & FRÈRE, 312 rue Saint-Jean.
DR. J. A. MORIN, 161 rue Saint-Joseph.
ALEXANDRE LARUE, 191 rue Saint-Joseph.
LOUIS J. HUOT, 233 rue Saint-Joseph.

Architectes

Mrs. D. OUELLET & BUSSIÈRE, 85, rue D'Aiguillon

d'une moyenne de sept pour cent (7 %) étant le taux le plus élevé acquis par les Compagnies d'Assurance sur la Vie faisant affaires au Canada.

ROBERTSON MACAULAY, Ecr.

Président et Directeur-Gérant.

12 juillet 1890

AUX MEMBRES DU CLERGE

EN RÉCEPTION :

100 Quarts Colli

100 Octaves Colli

50 Quarts Vin Cettes

50 Quarts Taragona blanc.

Ces vins sont analysés par des experts et recommandés pour la messe

—AUSSI—

A Notre Ferme modèle du

Château--Richer,

150 canards Pékin, pour la re-
production.

Prix :—\$ 5.00 pour 3 canards

9.00 " 6 "

16.00 " 12 "

A. TOUSSAINT,

Marchand en gros de Vins et Liqueurs

ENTREPOT :—27 Rue Notre-Dame

Basse-Ville, Québec.

12 juillet 1890.



STATUTS DU CANADA

ET

Publications Offielles

Les Statuts et quelques unes des Publications du Gouver-
nement du Canada sont en vente au bureau de la Librairie
du Gouvernement, rue St-Patrice, Ottawa. Aussi les Actes
séparés. Statuts Révisés : prix pour 2 Vols, 5.00, et pour le
volume supplémentaire, \$2.50. Liste des Prix envoyée sur
application.

B. CHAMBERLIN

*Imprimeur de la Reine et
Directeur de la Librairie.*

Département de la Librairie
et des Impressions Pu-
bliques.

Ottawa, 17 sept. 1890.

20 P. S. L.—131.

VARIÉTÉS

C'est un ingénieur écossais, THOMAS GREEN, qui a inventé les *chemins de fer*.

C'est un ingénieur anglais, JAMES STEPHENSON, qui a inventé la *machine locomotive*.

On taille le diamant en l'usant avec sa propre poudre. L'art de tailler les diamants a été inventé à Bruges, par Louis de Berken, en 1476.

Les métaux que l'on trouve en Chine sont l'argent, le cuivre, le fer, l'étain, le mercure.

Les *écrevisses* ne sont pas rouges naturellement. Elles sont d'un gris noirâtre, et ne deviennent rouges que par la cuisson dans le vinaigre.

Elles ne marchent pas à reculons, comme on le dit ordinairement ; elles marchent comme les autres animaux ; mais elles *nagent* à reculons, à cause de la disposition de leur nageoire, qui frappe l'eau d'arrière en avant et les pousse en arrière.

Les *sardines* sont une espèce de petit hareng. Leur nom vient de *Sardinia*, Lardaigne.

Le mot *deuil* vient du mot latin *dolere* être triste.

L'autruche est un oiseau qui habite les climats brûlants. Elle dépose ses œufs dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore.

En 1688, à Paris, Jean Papillon inventa la *tapissorie* en papier peint.

L'ivoire est la substance qui compose les *défenses* de l'éléphant. Ces *défenses* remplacent les dents incisives de l'animal, qui manquent, ainsi que les canines.

Un autre animal dont les dents canines forment aussi des défenses redoutables, est le *sanglier*. Le sanglier ainsi que l'éléphant

Cette invention si simple des étriers ne date que du septième siècle de notre ère. Avant cette époque, le cheval était dressé à se baisser, ou bien l'on montait sur de petites bornes, placées, pour cette destination, le long des voies romaines ou près des habitations.

Un *serin* peut vivre une vingtaine d'années ; un *chien*, à peine vingt ans ; un *cheval*, environ trente ans. On prétend que le *corbeau* vit plus d'un siècle.

Le *Spitzberg* est la terre la plus septentrionale connue. La plupart des plantes y croissent, y fleurissent et s'y couvrent de fruits en moins de quatre ou six semaines. Les chaleurs de l'été y sont aussi insupportables que les rigueurs de l'hiver. L'ours blanc, le renard, le renne, différents oiseaux les morses ou vaches marines, la baleine, etc., habitent ou fréquentent ces régions.

FRANK PENNEE

119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,
pour Québec et le District de
Québec, de la
Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890. 1a

HOTEL RIENDEAU

Cet hôtel, qui a acquis tant de titres à la popularité parmi le public voyageur, a été transporté de la rue Saint-Gabriel à la place Jacques-Cartier. L'hôtel Riendeau occupe aujourd'hui l'édifice connu autrefois sous le nom d'hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier.

M. Joseph Riendeau, en ouvrant ce nouvel établissement, s'est rendu aux exigences de sa clientèle qui se plaignait de l'exiguïté de l'ancien local. Le nouvel hôtel est situé sur le point le plus central de Montréal, à proximité de l'Hôtel-de-Ville, du palais de

GERVAIS & HUDON

IMPORTATEURS

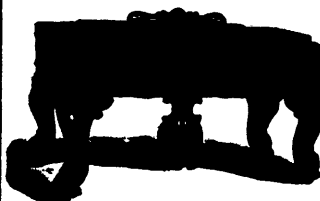
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

(DE FRANCE, D'ALLEMAGNE ET DES ETATS-UNIS)

— AUSSI —

D'INSTRUMENTS de Fabrique CANADIENNE

TELS QUE LES CÉLÈBRES PIANOS



Heintzman & Cie, (Le favori des Artistes.)

Wm. Bell & Cie.,
Dominion & Cie.,

Mason & Risch,

Scheidmayer & Cie. Etc.

COUCHETTES EN FER,

PAILLASSES A RESSORTS.

MATELAS EN LAINE,

COFFRES DE SURETÉ,

VITRINES DE COMPTOIRS,

MACHINES A TORDRE

— AINSI QUE LES HARMONIUMS

Wm. Bell et Cie.,

Dominion et Cie.,

Thomas et Cie.,

Scheidmayer et Cie., Etc.

Une visite à notre établissement pourra convaincre les plus incrédules qu'il est inutile d'aller à Montréal ou ailleurs, au détriment de la prospérité commerciale de notre ville, pour faire l'acquisition d'un PIANO, ou d'un HARMONIUM de PREMIÈRE CLASSE.

Nos pianos HEINTZMAN & Cie, ne sont surpassés par aucun autre instrument.

La maison HEINTZMAN & Cie, a 38 années d'expérience dans la fabrication de pianos sur ce continent.

Le chef de cette importante maison a fabriqué avec succès PENDANT PLUSIEURS ANNÉES des instruments en ALLEMAGNE, avant de venir

Le mot *deuil* vient du mot latin *dolere* être triste.

L'autruche est un oiseau qui habite les climats brûlants. Elle dépose ses œufs dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore.

En 1688, à Paris, Jean Papillon invente la *tapisserie* en papier peint.

L'*ivoire* est la substance qui compose les *défenses* de l'éléphant. Ces *défenses* remplacent les dents incisives de l'animal, qui manquent, ainsi que les canines.

Un autre animal dont les dents canines forment aussi des défenses redoutables est le *sanglier*. Le sanglier ainsi que l'éléphant appartiennent tous deux à l'ordre des *pu-chydermes*. Un animal colossal du même ordre, et dont les dents fournissent un excellent ivoire, est l'*hippopotame*.

On appelle *automate* une pièce mécanique qui imite le mouvement d'un être vivant. Exemple : les automates de Vaucanson, entre autre son *joueur de flûte*, et son *canard*, qui imitait jusqu'aux fonctions de la digestion.

Le mot *biscuit* signifie *deux fois cuit*. Le pain ainsi appelé est, en effet, deux fois cuit, afin d'être à l'abri de la corruption et de pouvoir servir aux navigateurs pendant leurs longues traversées. Il est aussi dur que le bois, et doit être coupé à coups de haches. On le fait tremper un certain temps dans l'eau, pour pouvoir s'en servir.

La poudre de diamant s'appelle *égrisée* ; c'est la seule substance qui puisse polir le diamant, dont la dureté est supérieure à celle de tous les autres corps.

On ne se sert pas seulement des *étriers* pour monter plus facilement sur le cheval, mais ils prêtent encore un point d'appui aux pieds pour permettre au cavalier de se dresser. Ils empêchent aussi que les jambes ne soient pendantes et inertes, ce qui les expose à des infirmités graves, fréquentes chez les anciens Romains, qui n'avaient pas d'étriers.

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 illet 1890. 1a

HOTEL RIENDEAU

Cet hôtel, qui a acquis tant de titres à la popularité parmi le public voyageur, a été transporté de la rue Saint-Gabriel à la place Jacques-Cartier. L'hôtel Riendeau occupe aujourd'hui l'édifice connu autrefois sous le nom d'hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier.

M. Joseph Riendeau, en ouvrant ce nouvel établissement, s'est rendu aux exigences de sa clientèle qui se plaignait de l'exiguïté de l'ancien local. Le nouvel hôtel est situé sur le point le plus central de Montréal, à proximité de l'Hôtel-de-Ville, du palais de justice, des débarcadères des vapeurs de la compagnie R. & O. et de la gare du C.P.R. Les chambres sont spacieuses, meublées à neuf, bien aérées et pourvues de toutes les améliorations modernes pour le confort des occupants.

Quant à la table, qu'il nous suffise de dire que le menu est toujours préparé avec la variété et la recherche qui ont obtenu à Joseph Riendeau la renommée d'un maître d'hôtel de premier ordre. La cave de l'établissement est toujours pourvue de vins et de liqueurs de choix.

Une visite est sollicitée pour que le lecteur puisse se convaincre qu'il n'y a aucune exagération dans cette annonce.

Abonnez-vous à l'ASSOCIATION, journal ami des classes ouvrières.

M. D. HÉNAULT, qui demeure au No 19 rue St-Christophe, Montréal, est notre AGENT pour la cité et le district de Montréal. Ce monsieur est autorisé à prendre les abonnements et les annonces, à faire les collections et à signer les reçus.

COUCHETTES EN FER,
PAILLASSES A RESSORTS,
MATELAS EN LAINE,
COFFRES DE SURETÉ,
VITRINES DE COMPTOIRS,
MACHINES A TORDRE

— AINSI QUE LES HARMONIUMS

Wm. Bell et Cie.,

Dominion et Cie.,

Thomas et Cie.,

Scheidmayer et Cie., Etc.

Une visite à notre établissement pourra convaincre les plus incrédules qu'il est inutile d'aller à Montréal ou ailleurs, au détriment de la prospérité commerciale de notre ville, pour faire l'acquisition d'un PIANO, ou d'un HARMONIUM de PREMIÈRE CLASSE.

Nos pianos HEINTZMAN & Cie, ne sont surpassés par aucun autre instrument.

La maison HEINTZMAN & Cie, a 38 années d'expérience dans la fabrication de pianos sur ce continent.

Le chef de cette importante maison a fabriqué avec succès PENDANT PLUSIEURS ANNÉES des instruments en ALLEMAGNE, avant de venir tenter fortune en Amérique où il vint se fixer en 1850 à Buffalo, N. Y., puis en 1860 à Toronto, où MM. Heintzman & Cie possèdent d'immenses ateliers munis de tout ce qu'il y a de plus amélioré. en fait de machines, etc.

M. Heintzman, père, ainsi que ses trois fils sont tous des ouvriers pratiques. Ils surveillent personnellement leurs ateliers.

Tous les DESSINS, PLANS, MODELES, etc., sont faits par eux.

Les ACTIONS en usage dans les Pianos Heintzman & Cie, sortent des ateliers de la célèbre maison WESSELL, NICKELL & GROSS, de NEW-YORK. UNE AMÉLIORATION IMPORTANTE, au moyen de laquelle TROIS JOINTURES ou CHARNIÈRES ont été SUPPRIMÉES, a été introduite dans cette action par MM. Heintzman & Cie. Cette amélioration, pour laquelle MM. Heintzman & Cie, ont obtenu des LETTRES PATENTES, est leur PROPRIÉTÉ EXCLUSIVE.

Elle ne se trouve dans aucun autre instrument.

Les pianos Heintzman et Cie, ont toujours remporté les PREMIERS PRIX dans toutes les expositions où ils ont été exhibés.

Le MODELE en est artistique,

Le FINI en est parfait,

La SONORITE nette et pure,

La TOUCHE élastique et souple,

Le MAINTIEN DE L'ACCORD merveilleux.

Nos Harmoniums de Wm. Bell et Cie, sont de véritables MERVEILLES sous le double rapport du FINI et des QUALITÉS MUSICALES Aussi.—Les célèbres machines à coudre NEW WILLIAMS et DAVIS a entraînement vertical.

LES DERNIÈRES PUBLICATIONS MUSICALES REÇUES CHAQUE SEMAINE.

GERVAIS & HUDON

No. 219 Rue Saint-Joseph, Saint-Roch, Québec.

TÉLÉPHONE NO. 272

LE GUIDE FRANÇAIS

DES

ETATS-UNIS

TROISIÈME ÉDITION

CONTENANT LES NOMS, LE GENRE D'AFFAIRES
ET L'ADRESSE DES

Marchands, manufacturiers, hommes de profession, ainsi que des messieurs du clergé,

Journaux, Publications françaises, Collèges, Couvents, Ecoles et Sociétés Canadiennes des

ETATS-UNIS.

CLASSIFIÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, PAR CATÉ-
GORIES ET PAR ÉTAT.

Suivi d'une foule d'autres Statistiques et Renseignements précieux sur tous les Centres Canadiens de la RÉPUBLIQUE AMÉRICAINE, DES GUIDES DE COHOES, N. Y. LOWELL, WORCESTER, FALL RIVER, HOLYOKE, MASS., MANCHESTER, N. H., BIDEFORD et LEWISTON, ME., WOONSOCKET, R. I., DÉTROIT, MICH., ST. PAUL et MINNEAPOLIS, MINN., contenant les noms de tous nos compatriotes, et de toutes autres places où nous seront requis de faire le recensement par le Curé de la paroisse ou les principaux Marchands canadiens, pourvu que ces réquisitions nous parviennent avant le 1er Août.

: o : —

Nous étions loin de croire, lorsque nous avons fondé l'Œuvre du **GUIDE FRANÇAIS**, en 1887, que nous serions obligés d'en étendre si vite le cadre. Il est vrai que nous connaissions l'immense portée qu'une telle publication devait atteindre, si elle était faite judicieusement et aussi exactement que les distances, les temps, les moyens et les mille autres difficultés qui se présentent généralement dans toutes les grandes entreprises, le permettraient; cependant, la première édition dite *Guide de la Nouvelle Angleterre* et la deuxième édition connue sous le nom de *Guide de la Nouvelle Angleterre et de l'État de New-York*, ont été si bien accueillies et reconnues par tous si utiles, si nécessaires, si importantes pour notre cause *Religieuse* et *Nationale*, que nous avons décidé de publier, en 1891

Le GUIDE FRANÇAIS des ETATS-UNIS

Inutile de dire, ici, ce que coûtera cette gigantesque entreprise; tous, vous le savez, nous n'en doutons pas, et tous aussi vous désirez sincèrement son succès: alors, que Prêtres et Laïques, Commerçants et Industriels y donnent leur concours, leur encouragement, afin que nous puissions connaître la véritable situation des Canadiens-Français, aux États-Unis.

En raison de l'immense travail de cette troisième édition et des frais énormes qu'elle nécessitera, le prix sera de

DEUX PIASTRES,

Dont une piastre payable d'avance et une piastre payable sur livraison qui aura lieu en MARS 1891.

: ooo : —

LES ANNONCES SERONT INSCRITES AUX PRIX
SUIVANTS :

UNE PAGE, papier blanc	\$25.00	de couleur	\$45.00
UNE DEMIE,	15.00	"	30.00
UN TIERS,	10.00	"	15.00
UN QUART,	8.00	"	12.00
UN HUITIÈME,	5.00	"	7.00
UNE FEUILLE,	40.00	"	40.00

LE CERVEAU ET L'ESTOMAC

La lame use le fourreau "

Je commence par un hors-d'œuvre... pas si hors, pourtant, puisqu'il fait partie de mon menu, et que la scène se passe dans un restaurant.

Or donc, je dînai, il y a quelques jours, dans un grand restaurant d'Alger, en compagnie de plusieurs personnes, dont une dame de haute stature... intellectuelle. A la table à côté, un monsieur seul mangeait en lisant, et lisait en mangeant. Incliné à gauche, le coude appuyé sur la table, il tenait dans une pose difficile, un grand journal attaché à une large règle, et, sans regarder son assiette, il piquait, 4, 5, 6 coups de fourchette, jusqu'à ce qu'il eût pointé un morceau de viande, qu'il portait à sa bouche sans non plus le regarder, coupant de la main droite son pain sur la nappe, le tout sans discontinuer une lecture qu'il faisait à un mètre au-dessus de ses yeux.

Je ne sais pourquoi cette manière de lire en mangeant m'irrite et m'agace comme une malhonnêteté, et cela au point que j'ai toujours envie d'aller arracher le journal en main, au risque de m'exposer à "deux balles échangées sans résultat avec "l'honneur satisfait." Farceurs!

—Est-ce là une bonne habitude, docteur?

—Dites très fâcheuse, madame, et d'abord, celui qui lit en mangeant ne sait ni ce qu'il lit ni ce qu'il mange.

Je prononçai ces mots, ainsi que tout ce qui va suivre, d'une voix assez haute (quoique sans affection) pour que le monsieur pût m'entendre.

—Vous comprenez, madame, que tout travail physiologique exige, à son heure, pour l'appareil qui fonctionne, un surcroît de vitalité, c'est-à-dire un afflux de sang; au cerveau, dans les travaux de l'esprit; à l'estomac, pour opérer la digestion; or, celui qui lit en mangeant, outre qu'il commet un péché mortel, selon Brillat-Savarin, se met dans le cas d'un Etat attaqué à la fois sur deux frontières, ce qui l'oblige à disséminer ses forces de défense, et... etc. Cela veut dire que celui qui lit en mangeant s'expose à une névralgie cérébrale ou à une

taine distinction, mais un peu au-dessous de "l'aurea mediocritas."—Sans domestique, elle fait tout dans la maison, abonde à tout. Depuis trois mois, elle succombe à la peine physique et morale, s'imposant les plus rudes privations dans la lutte pour la vie. Elle a une fille de vingt ans, grande, fraîche et forte... du moins elle l'était, mais elle ne l'est plus. *Quantum mutata ab illa!* elle a maigri et pâli, elle s'étirole de jour en jour, ne dort plus, ne mange plus, sous le coup d'un *labor improbus*, car, elle aussi, elle ambitionne les lauriers (?) du brevet supérieur (!!).—Ici je fais des efforts pour continuer, tellement l'ire me montre au cerveau.

—Que faites-vous, dis-je un jour à sa mère, vous ne voyez pas que votre fille se meurt à petit feu, qu'elle use les ressorts de sa vie, penchée sur les livres tout le long du jour et la moitié de la nuit?

Vous êtes folle! qu'attendez-vous donc de tant de peines et de tant de sacrifices?—Une satisfaction d'amour-propre; il n'y a pas de quoi vraiment.

Vous comptez peut-être vivre avec votre fille sur son traitement d'institutrice dans un village... mais vous ne savez donc pas qu'il y a déjà dix mille postulantes qui attendent leur tour... si elles étaient toutes immortelles, l'Université en serait munie pour douze cents ans? Je vous répète que vous êtes folle!

A ce jour notre héroïne est frappée d'ataxie, elle pousse des cris de fauve, la mort attend sa proie.....

Et sa mère!....

Si V. Hugo a brisé ses pinceaux, ne sachant comment peindre la scène entre la *Recluse* et la *Esmeralda*, a fortiori, je devrais briser ma plume, mais je me contente de la changer contre une plus gaie pour finir cette page.

Vive J.-J. Rousseau! *evviva* Jean-Jacques! il était bien le plus sage de tous celui-là, quand il écrivait:

Tout le programme de l'instruction de la femme doit se borner à ces quatre articles:

1. Savoir compter de tête le prix d'un cent d'œufs à douze sous la douzaine.
2. Savoir faire de la cuisine.
3. Coudre proprement un bouton de culotte.

voire égard par ces mots: "Ils croient donc tout savoir!" — Y avez-vous songé?

R.— Mais bien certainement. Nous y sommes même déjà faits, car c'est là tout juste une des caractéristiques les plus curieuses de notre temps.

A ces dépréciateurs respectables et respectés il serait banal de répondre: "Souvenez-vous de votre jeunesse", puisque nous les croyons trop honnêtes pour s'arrêter complaisamment à cette observation d'un naturel si classique, le "*laudator temporis acti*" du poète païen. Mais la vraie raison à invoquer c'est que la jeunesse de nos anciens, de nos grands anciens, a eu d'autres luttes à soutenir, par conséquent, d'autres armures à porter que celle de la génération dont nous sommes; et c'est bien là le nœud de la question. Est-ce notre faute à nous si le "conservatisme", — pour parler généralement, — est, sinon tout à fait le composé, au moins, bien certainement, le produit de caractères un peu déprimés? Est-ce notre faute, si l'ancien régime a fait de certains titres, des titres corrompus; de certaines notions, des notions perverties et de certains mots, des mots mal famés? Est-ce notre faute, enfin, si les vaincus de cet ancien régime sont les victimes des proscriptions, expulsions et éliminations révolutionnaires?

Quelle conclusion respectueuse devons-nous en tirer, vis-à-vis de ces derniers, si ce n'est qu'il serait vraiment aussi délicat que superflu de leur disputer un terrain sur lequel ils n'ont pu s'établir et que tout nous fait un devoir de tendre à réussir chrétiennement là où ils ont chrétiennement échoué?

On pourra nous objecter l'aventure biblique de Cham, qui fut si sévèrement puni pour avoir attiré le regard de ses frères sur le désordre de toilette où les fumées d'une inconsciente ivresse avaient jeté leur père, et nous savons fort bien le préjudice que peut nous causer l'opinion de ceux qui, n'ayant réellement jamais fraternisé qu'avec eux-mêmes, ne se rendent pas plus compte de l'antithèse des phases historiques que de la synthèse des devoirs sociaux.

Aussi bien, si l'on parle de l'attitude des fils de Noé devant la posture de leur père

... de New-York, ont été si bien accueillies et reconnues par tous si utiles, si nécessaires, si importantes pour notre cause Religieuse et Nationale, que nous avons décidé de publier, en 1891

Le GUIDE FRANÇAIS des ETATS-UNIS

Inutile de dire, ici, ce que coûtera cette gigantesque entreprise ; tous, vous le savez, nous n'en doutons pas, et tous aussi vous désirez sincèrement son succès : alors, que Prêtres et Laïques, Commerçants et Industriels y donnent leur concours, leur encouragement, afin que nous puissions connaître la véritable situation des Canadiens-Français, aux Etats-Unis. En raison de l'immense travail de cette troisième édition et des frais énormes qu'elle nécessitera, le prix sera de

DEUX PIASTRES,

Dont une piastre payable d'avance et une piastre payable sur livraison qui aura lieu en MARS 1891.

— : 000 : —

LES ANNONCES SERONT INSCRITES AUX PRIX SUIVANTS :

UNE PAGE, papier blanc	\$25.00	de couleur	\$35.00
UNE DEMIE,	15.00	"	20.00
UN TIERS,	10.00	"	15.00
UN QUART,	8.00	"	12.00
UN HUITIEME,	5.00	"	7.00
UNE FEUILLE,	40.00	"	40.00

Des espaces sur la relieure et ailleurs seront vendus sur application, à un tarif spécial, suivant l'endroit.

Chaque annonceur recevra une copie de l'ouvrage GRATIS et son nom sera inscrit en lettres CAPITALES. Les souscripteurs auront le même privilège en payant de \$1. à \$3.00 suivant le type.

— : + + + : —

IMPORTANT

Le nom, l'occupation et l'adresse de chaque souscripteur seront publiés, soit qu'il demeure au Canada, en Europe ou ici, chaque pays formant un département spécial. Ainsi, que tous ceux qui désirent faire connaître leur adresse à leurs parents et amis s'empressent de souscrire.

— : 0 + 0 : —

Nous ne croyons pas nécessaire de donner ici, comme il y a deux ans, les témoignages que nous avons reçus ; qu'il nous suffise de dire que *St. Saineté L. on XIII a reçu avec plaisir notre Livre* et qu'elle nous a accordé sa Bénédiction Apostolique.

Son Excellence Benjamin Harrison, Président des Etats-Unis d'Amérique, a aussi reçu le GUIDE, et nous avons été honoré du patronage officiel des gouvernements de Québec et d'Ottawa.

Ceci suffit, croyons-nous, pour convaincre tous les vrais et sincères Canadiens-Français de l'importance de cette publication et nous aimons à croire que tous s'empresseront d'annoncer ou de souscrire ainsi que l'indiquent les bulletins suivants :

La Société de Publications Françaises

1893

ETATS-UNIS

Boite de Poste, No 638 Lowell, Mass

— : 000 : —

Le GUIDE FRANÇAIS des ETATS-UNIS

.....1891.

La Société de Publications Françaises des Etats-Unis, publiera annonce dans "Le Guide Français des Etats-Unis," devant occuper l'espace d page dont le prix sera Dollars, payable lorsque l'ouvrage sera publié, et sur présentation de ce contrat, y compris une cop. du livre.

Nom.....

Occupation.....

(Veuillez signer et retourner) Adresse.....

La Société de Publications Françaises des Etats-Unis, veuillez me considérer comme souscripteur au volume ci-dessus nommé, pour lequel je vous envoie d'avance UN DOLLAR et je m'engage à vous payer, sur livraison, la balance du prix de souscription, \$1.00, pourvu que mon nom, occupation et adresse y soient inscrits comme suit :

Nom.....

Occupation.....

Adresse.....

— Dites très fâcheuse, madame, et d'abord, celui qui lit en mangeant ne sait ni ce qu'il lit ni ce qu'il mange.

Je prononçai ces mots, ainsi que tout ce qui va suivre, d'une voix assez haute (quoique sans affection) pour que le monsieur pût m'entendre.

— Vous comprenez, madame, que tout travail physiologique exige, à son heure, pour l'appareil qui fonctionne, un surcroît de vitalité, c'est-à-dire un afflux de sang ; au cerveau, dans les travaux de l'esprit ; à l'estomac, pour opérer la digestion ; or, celui qui lit en mangeant, outre qu'il commet un péché mortel, selon Brillat-Savarin, se met dans le cas d'un Etat attaqué à la fois sur deux frontières, ce qui l'oblige à disséminer ses forces de défense, et.. etc. Cela veut dire que celui qui lit en mangeant s'expose à une névralgie cérébrale ou à une mauvaise digestion, si ce n'est à toutes les deux ensemble.

Pendant toute cette tirade, le monsieur continuait à piquer son assiette 10, 12 fois pour harponer un petit pois, à couper la nappe en même temps que son pain, et à verser le vin en dehors de son verre..... Néanmoins, je remarquais qu'il regardait toujours la même ligne... assurément il m'écoutait sans lire... J'estime qu'il en était à la première étape de sa conversion.

C'est à nous, médecins, à défendre une aussi ridicule manie dont je suis loin de comprendre la raison d'être.

Elle n'est pas dans la parole du savoir lire ; nous ne sommes plus au XVII^e siècle... à ce jour tout le monde sait lire (trop ! trop !) J'en jure sur la tête du dernier écrivain public : demain le pays n'en aura plus besoin pour écrire à la *maison*, et réciproquement, et, que deviendront les agences d'affaires et les études de notaire, sous le règne des sous-seings privés et des testaments olographes ? Seuls en profiteront les folliculaires à un sou qui étalent sur les places publiques les titres et des images à faire rougir les oreilles de nos enfants !—La vraie raison du lecteur en mangeant, c'est "le petit genre"... Voyez donc, ce monsieur, il est tellement affairé qu'il ne trouve qu'à l'heure de ses repas le temps de se mettre au courant des "attractions et distractions."

Ceci dit, je passe, sans transition aucune, *dialtoniquement*, comme on dit en musique, au *surmenage cérébral*.

Je connais (par ricochet, comme on connaît l'ami d'un ami), une dame d'une cer-

... anxie, elle pousse des cris de fauve, la mort attend sa proie.....

Et sa mère !....

Si V. Hugo a brisé ses pinceaux, ne sachant comment peindre la scène entre la *Reclus* et la *Esmeralda*, a fortiori, je devrais briser ma plume, mais je me contente de la changer contre une plus gaie pour finir cette page.

Vive J.-J. Rousseau ! *evviva* Jean-Jacques ! il était bien le plus sage de tous celui-là, quand il écrivait :

Tout le programme de l'instruction de la femme doit se borner à ces quatre articles :

1. Savoir compter de tête le prix d'un cert d'œufs à douze sous la douzaine.
2. Savoir faire de la cuisine.
3. Coudre proprement un bouton de culotte.
4. Plaire à son mari.

A la bonne heure au moins ? le programme des études de ce temps-là ne cassait pas la tête aux filles. (Heureux temps !) et... c'étaient leurs maris qui étaient contents !!

DR. C. BARRIER.

Hommes des classes dirigeantes, aidez l'ASSOCIATION qui veut donner une direction droite au mouvement social.

LE XX^{me} SIECLE

INTENTIONS—AFFIRMATIONS—APPEL ET METHODE

Primum interregis ne stupriva.
(Eccles., XI, 6.)

(suite et fin)

D.—*Peut-être ferez-vous bien, en effet, de n'y pas trop compter pour vos débuts ; car ce que vous avez de plus à redouter, ce n'est nullement l'opposition d'ennemis qui ne vous attaqueront pas, mais de la part de vos vertueux et vénérables "anciens", cette inattention, cette froideur, ce haussement d'épaules qui se traduirait exactement à*

nous en tirer, vis-à-vis de ces derniers, si ce n'est qu'il serait vraiment aussi délicat que superflu de leur disputer un terrain sur lequel ils n'ont pu s'établir et que tout nous fait un devoir de tendre à réussir chrétiennement là où ils ont chrétiennement échoué ?

On pourra nous objecter l'aventure biblique de Cham, qui fut si sévèrement puni pour avoir attiré le regard de ses frères sur le désordre de toilette où les fumées d'une inconsciente ivresse avaient jeté leur père, et nous savons fort bien le préjudice que peut nous causer l'opinion de ceux qui, n'ayant réellement jamais fraternisé qu'avec eux-mêmes, ne se rendent pas plus compte de l'antithèse des phases historiques que de la synthèse des devoirs sociaux.

Aussi bien, si l'on parle de l'attitude des fils de Noé devant la posture de leur père nous ne sommes pas pour en répudier l'allégorie et pour dérober notre thèse à l'application de ce trait typique de l'Ancien Testament ; seulement c'est le rôle de Sem et de Japhet que nous reveniquons haut la main.—Il n'y a qu'à lire sans précipitation le récit de l'événement dans son texte authentique ; il fourmille d'indications instructives.

Noé s'était donc laissé surprendre par la première ébriété qu'ait entraînée le vin dompteur de la raison,—premier enseignement relatif à l'usage et à l'abus, au principe d'usufruit et à l'erreur de l'appropriation absorbante, impondérée, impartagée du produit des biens de ce monde, en fût-on même l'implantateur et le manipulateur ; car autre est le droit inhérent à la propriété et sa fécondité même, autre en est la gloutonnerie.—Un lourd sommeil, un sommeil d'hébété, la petite mort de l'intelligence, suit toujours cette violation de l'ordre naturel qui est providentiellement établi à la racine de ces biens, pour déterminer le régime qui les doit gouverner.—Ce fut le sommeil qui abattit Noé, sans vergogne au fond de sa tente.

De ses trois fils, l'un se mit à ricaner, manquant du même coup de respect, d'honneur et d'initiative. Aussi, fut-il maudit, non pas dans sa personne déjà hérité de Dieu,—aucune malédiction humaine ne peut prévaloir contre la grâce,—ni dans sa famille entière : mais dans un seul de ses enfants, déjà mauvais garçon, ou probablement encore, par une indication logique, coupablement engendré par son père, puisque dans le chapitre qui constate la culpabilité de Cham, il est toujours dit : "Cham,

père de Chanaan. — Tout esclavage dans le monde date de cet instant, et l'atavisme a des lois de l'ordre suprasensible.

Quant aux deux autres fils de Noé, Sem et Japhet, — (notons en passant qu'il y a aussi dans ce même chapitre l'explication préhistorique de l'antisémitisme.) — ils se montrèrent, en cette circonstance, tout ensemble sérieux, pudiques, actifs et associés. Voyez plutôt. Ils ne se cachent pas ; ils ne se voilent pas la face en se lamentant et ne lèvent pas les bras au ciel en croyant tout perdu ; ils ne s'enfuient pas ; mais, s'ils marchent à reculons, c'est pour réparer honnêtement la honte d'une fatale expérience ; et marcher ainsi, se donner cette allure rétrospective dans un digne but, n'est-ce pas garder dans toute sa pureté son regard en avant tourné vers l'avenir ?

Enfin, dans l'allusion soixante fois séculaire que l'on serait tenté de rétorquer contre nous, le manteau dont il est parlé au cours de la narration génésiaque, nous l'acceptons, nous le réclamons, nous le voulons. Comme les fils intelligents de ce père rendu plus lucide à son réveil. — tant il est vrai que la faute involontaire est un facteur d'éclaircissement et que rien, dans une âme juste, n'est perfectionnant comme un tort ! — nous nous couvrons solidairement les épaules de ce manteau, car nous nous proposons de lui garder toujours sa plus haute signification symbolique. C'est pour nous le manteau de la Doctrine. — Comprenez-vous ?

D.—*Nous comprenons qu'on nous appellera des doctrinaires !*

R.—Ce serait encore là un mot qui a fini son temps, car il ne pourrait manquer de rappeler cette observation d'une assonance bien française et d'une justesse qui ne l'est pas moins : " Il en est des doctrines des doctrinaires comme de la poitrine des poitrinaires. " Or, voyez comme cette imputation tomberait à pic ! De toutes les objections que l'on peut élever contre nous, de toutes les craintes d'autrui que nous pourrions concevoir nous-mêmes au sujet de notre Revue, la plus forte des unes, la plus justifiable des autres, serait précisément celle qui nous assimilerait le moins. . . . à des poitrinaires de l'ordre social. On nous reprochera plutôt de vouloir donner trop d'importance à . . .

Mais cette notion de la trompette nous suggère un autre rapprochement.

D.—*Et lequel, grand Dieu ?*

R.—Écoutez. Quand, dans une manœuvre de guerre, une troupe se déploie en tirailleurs, alerte, sans talonnement, sans bagages, avec l'objectif d'envelopper tout un terrain, d'en observer tous les replis, d'en fouiller les buissons, d'en scruter les débouchés, elle ne livre pas la bataille ; encore bien moins a-t-elle la prétention de la gagner ; mais elle l'annonce, la dessine et l'éclaire, selon la mesure de sa force ; et par-dessus tout, dans son ordre dispersé, elle accomplit la volonté du commandant en chef : elle débâille son champ d'attaque ou de défense ; elle traduit sa pensée, tandis que lui, calme, recueilli, lucide, placé sur quelque point dominant, entouré de son état-major, il joue la partie, selon l'expression usuelle, il tient dans ses mains le principal du sort de la journée. Et cette troupe, cette petite troupe, cette infime fraction de l'armée, elle n'a à s'inquiéter que d'une chose : faire son devoir, pour faire honneur à son chef ; à son chef qui représente un drapeau : à son drapeau qui représente une cause.

Ce n'est pas tout.

A quelle voix obéissent ces tirailleurs ? Qui peut leur communiquer l'intelligence, la force, la précision et l'initiative personnelle dans la simultanéité des mouvements ? Qui peut souffler à leur courage l'ordre d'avancer ou de reculer, de se porter sur la droite ou sur la gauche, d'élargir leur cercle ou de se replier sur le centre, de commencer ou de cesser le feu, de se coucher par terre ou de couronner une crête, de s'abriter derrière les obstacles naturels ou de les escalader ? Quel est l'organe, en un mot, de l'action à laquelle ils doivent prendre part *unque ad effusionem sanguinis*, si ce n'est le clairon et la variété de ses sonneries ?

D.—*Et vous en concluez ?*

R.—Trois choses. La première, c'est que nous ne sommes pas seulement dans ce qu'on appelle, en langage des camps, la sphère d'action de l'ennemi, mais bien que la bataille sociale est engagée, engagée sur toute la ligne, engagée au point qu'il n'y a pas jusqu'au témoignage anodin du roman au-



DISTRICT DE) Une session de la Cour
QUEBEC.) du Banc de la Reine
pour le district de Québec, sera tenue au Palais de Justice, en la cité de Québec, VENDREDI, le DIXIÈME jour d'OCTOBRE prochain, à NEUF heures du matin.

Nous donnons en conséquence, avis à tous ceux qui veulent agir contre les prisonniers détenus dans la prison commune de ce district, qu'ils soient alors et là présents pour agir ainsi contre eux en autant qu'il sera juste, et nous donnons également avis à tous juges de paix, coroners, connétables et officiers de la paix, dans et pour le district susdit, qu'ils aient à comparaître personnellement avec leurs rôles, indictements et autres documents, pour faire ce qui, dans leurs différentes charges, doit être par eux fait.

Chs A. Ern. GAGNON.

Shérif.

Bureau du Shérif, Québec,
12 septembre 1890.
31—sept 20, 27, oct. 4.

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE QUÉBEC

L'OUVERTURE DES COURS DE L'ÉCOLE
VÉTÉRINAIRE DE QUÉBEC AURA LIEU

JEUDI, LE 2 OCTOBRE 1890

A 3 heures p. m.

Le Gouvernement met à la disposition des élèves un certain nombre de bourses qui donnent aux titulaires le droit de suivre tous les cours gratuitement, excepté la dissection.

On peut obtenir ces bourses en s'adressant au Dr G. Leclerc, secrétaire de l'école.

NEW YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et à leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances souscrites 151,119,088.00

Assurances en vigueur \$95,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :

Bâtisse "NEW YORK LIFE,"

MONTREAL

DAVID BURKE.

Directeur général pour le Canada.

S. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer une position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY,
5 juillet 1890—1a

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au gouvernement, de 1,064,681.45
Montant d'assurances en

Comprenez-vous ?

D.—Vous comprenez qu'on vous appellera des doctrinaires !

R.—Ce serait encore là un mot qui a fini son temps, car il ne pourrait manquer de rappeler cette observation d'une assonance bien française et d'une justesse qui ne l'est pas moins : " Il en est des doctrines des doctrinaires comme de la poitrine des poitrinaires. " Or, voyez comme cette imputation tomberait à pic !— De toutes les objections que l'on peut élever contre nous, de toutes les craintes d'autrui que nous pourrions concevoir nous-mêmes au sujet de notre Revue, la plus forte des unes, la plus justifiable des autres, serait précisément celle qui nous assimilerait le moins.....à des poitrinaires de l'ordre social. On nous reprochera plutôt de vouloir donner trop d'exercice à nos poumons et de nous appliquer trop en propre cette parole qu'entendit Isaïe,—un vrai prophète, celui-là : — " Crie, ne cesse point ; comme la trompette, élève ta voix. "

Ce reproche lui-même nous ôterait la crainte d'être accusés d'ambition, attendu que le contexte du Livre saint permet d'interpréter l'ordre donné au prophète dans le sens des malaises comme des espérances du temps où nous vivons.

Il s'agissait catégoriquement, au temps d'Isaïe, " des crimes du peuple et des péchés de la maison de Jacob " ; c'était pour dénoncer tout cet ensemble de sociétarisme en partie double que le Seigneur disait : " Crie, ne cesse point comme la trompette ; élève la voix. " Et voici, mot pour mot, le motif d'alors qui est bien le critérium d'aujourd'hui : " Parce que c'est moi que de " par en jour ils cherchent, et ils veulent " connaître mes voies, comme une nation " qui aurait pratiquer la justice et qui " n'aurait pas abandonné le jugement de " Dieu ; ils me demandent des jugements de " justice et ils veulent s'approcher de " Dieu. "

Quel dommage de s'arracher à ce chapitre, car il contient quelques traits victorieux et d'une adaptation tout aussi moderne, qui forment l'indication du remède, l'ordonnance du docteur, la prescription du traitement à suivre ! Vous n'avez qu'à y jeter les yeux, comme nous nous réservons de nous en servir nous-mêmes, pour " élever la voix " et.....répudier bien des écoles.

mais la simultanéité des mouvements ? Qui peut souffler à leur courage l'ordre d'avancer ou de reculer, de se porter sur la droite ou sur la gauche, d'élargir leur cercle ou de se replier sur le centre, de commencer ou de cesser le feu, de se coucher par terre ou de couronner une crête, de s'abriter derrière les obstacles naturels ou de les escalader ? Quel est l'organe, en un mot, de l'action à laquelle ils doivent prendre part *usque ad effusionem sanguinis*, si ce n'est le clairon et la variété de ses sonneries ?

D.—Et vous en concluez ?

R.—Trois choses. La première, c'est que nous ne sommes pas seulement dans ce qu'on appelle, en langage des camps, la sphère d'action de l'ennemi, mais bien que la bataille sociale est engagée, engagée sur toute la ligne, engagée au point qu'il n'y a pas jusqu'au témoignage anodin du roman anglais qui ne vous dise que " la caractéristique de l'âge présent consiste en ce que les " femmes elles-mêmes ont enfin commencé à " déchiffrer les rudiments d'une conscience " sociale. "

La seconde, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'une bataille, mais bien d'une campagne, d'une longue, longue et dure campagne, et qu'alors les rangs sont aussi largement ouverts que possible. De gré ou de force, il y en aura pour tous à combattre, et les simples enrôlés volontaires d'aujourd'hui doivent nécessairement former les cadres de demain.

La troisième, enfin, c'est qu'il faut demander à Dieu, nous les premiers et, avec nous, tous ceux qui ne sont pas pour nous des ennemis, l'*auxilium necessarium* de notre service aussi bien que de notre possession : c'est que nous conservions toujours dans l'oreille le sens et le discernement de la sonnerie du clairon.

D.—A vos souhaits ! *Marchez. La faufaire de votre XXme Siècle n'est pourtant pas encore composée, car le tout n'est pas de partir, mais d'arriver ; de commencer, mais de continuer ; de faire feu, mais de faire feu qui dure.*

R.—Evidemment. Avant tout, question de travail : et " là où est l'amour, dit saint Augustin, point n'est de travail ; où, si travail il y a, c'est du travail aimé. " *Ubi amatur, non laboratur ; aut, si laboratur, labor amatur !*

EN PROVENCE, LE 27 AVRIL 1890.

BOULE VÉTÉRINAIRE

DE QUEBEC

— 10-1-0:—

L'OUVERTURE DES COURS DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE QUÉBEC AURA LIEU

JEUDI, LE 2 OCTOBRE 1890

A 5 heures p. m.

— + 0 + —

Le Gouvernement met à la disposition des élèves un certain nombre de bourses qui donnent aux titulaires le droit de suivre tous les cours gratuitement, excepté la dissection.

On peut obtenir ces bourses en s'adressant au Dr G. Leclerc, secrétaire du département d'Agriculture, ou à M. E.-A. Barnard, secrétaire du Conseil d'Agriculture ou à

J.-A. COUTURE, D. M. V.

49 rue Desjardins.

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE.

13 sept.—1 m.

SAISON DE 1890

M. N. VENIER NICOL

« l'honneur d'annoncer à ses amis et au public en général qu'il continuera comme par le passé à teindre et réparer toutes sortes de Pelletteries qu'on voudra bien lui confier, toujours à la satisfaction des plus exigeants. N'attendez pas la neige et le froid.

—AUSSI—

Les Dames trouveront à faire tailler et ajuster par une personne compétente les Manteaux et Gilets en Seallette et de manière à ne pas laisser voir les coutures.

N. VENIER NICOL,

Manchonnier et Chapelier,

285-287 Rue ST-Joseph,

SAINT-ROCH, QUÉBEC.

20 sept.—1 m.

BUREAU PRINCIPAL :

Bâtisse " NEW YORK LIFE,"

MONTREAL

DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer une position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY, 5 juillet 1890—1a

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au gouvernement, de.... 1,064,681.45
Montant d'assurances en force au Canada..... 14,320,863.00

BONS AGENTS demandés pour la cité et le district de Québec.

S'adresser au sousigné :

DAVID SMITH,

Agent général,

Rue St-Pierre, Québec

5 juillet 1890. 1a

UNITED STATES LIFE

Organisée en 1850

Bureau principal à NEW YORK

BILAN DE 1889 — Augmentation d'actif, augmentation de surplus, augmentation de polices émises et d'affaires faites, augmentation d'assurances en force.

Cette compagnie, a part plusieurs systèmes très avantageux, présente aussi un plan d'assurance de vie à très bon marché, garanti par une police des plus libérales.

Bonnes offres à de bons agents.

S'adresser à

B.-V. BERNIER,

Agent général,

133 rue ST-PIERRE, Basse-Ville, Québec

5 juillet 1890. 1a

NOTES DIVERSES

CHARTRES.—Mgr l'Evêque de Chartres vient de publier une lettre pastorale pour communiquer aux fidèles le décret du Saint-Office, qui condamne les faits et gestes, ainsi que les écrits de la trop fameuse Mathilde Marchat, la prétendue voyante de Loigny.

La lettre pastorale se termine par l'ordonnance que voici :

" 1. Nous enjoignons à la communauté des sœurs de Loigny, dites du *Sacré-Cœur de Jésus péchant*, de se dissoudre ; et à Mathilde Marchat, en particulier, de ne plus porter ni le nom ni l'habit religieux ;

" 2. Nous défendons à la même Mathilde Marchat, et à ses adhérents, de répandre dans le public, par la voie de la presse ou autrement, les prétendues révélations dont elle se dit favorisée ;

" 3. Nous défendons, sous peine de suspension, à tout prêtre, de quelque diocèse qu'il soit, d'entretenir aucune relation personnelle ou épistolaire avec la prétendue voyante ;

" 4. Nous confirmons les autres ordonnances portées dans cette cause par notre vénéré prédécesseur.

Il faut espérer que la condamnation portée par Mgr Lagrange, et l'interdiction de lire les publications de la visionnaire et de ses partisans, mettront fin au scandale de Loigny. *La Semaine Religieuse*, de Genève.

LIBERTÉ DE CONSCIENCE... POUR LES JUIFS. Le ministre de la guerre a adressé la circulaire suivante aux commandants de corps d'armée :

" Les fêtes d'automne du culte israélite auront lieu cette année : 1. du 14 septembre matin au 17 septembre matin ; 2. du 23 septembre matin au 25 septembre midi. Je vous prie de vouloir bien, à cette occasion, assurer en ce qui concerne les militaires appartenant à la religion juive, l'exécution des prescriptions de ma circulaire du 10 décembre 1888, relatives aux permissions à accorder lors des fêtes légales."

Penserait-on autant de sollicitude s'il s'agissait des soldats catholiques, à qui trop souvent, on ne laisse pas même la facilité d'entendre la messe le dimanche ! — *Le*

tion à outrance, et quand ils verront les pays européens ligués contre eux, et constateront la diminution de leur commerce avec l'étranger, ils seront sans doute moins farouches et accepteront avec plus d'empressement les offres de réciprocité commerciale qui leur viennent des Etats voisins.

M. W. H. Ross, ingénieur civil résidant à Halifax, est à la tête d'un projet riche en beaux résultats s'il est mené à bonne fin. Il se propose d'entourer le bassin formé par les rivières Habitant, Canard et Cornwallis, dans la Nouvelle-Ecosse, d'une levée ou muraille de deux milles et demi de longueur et de cinquante pieds de hauteur pour en exclure l'eau de la mer. Cette digue immense serait percée de vingt-cinq écluses (" tide gates ") pour permettre à certaines marées d'inonder le terrain nouvellement réclaté, ce qui le transformerait en un marais producteur évalué à un million de piastres. Aujourd'hui cette étendue de terre ne pousse rien et est ouverte à la mer.

Si ce projet est exécuté, les petites villes de Canning, Kentville et Port Williams se trouveront privées de leurs facilités de navigation, mais on dit que le gouvernement fédéral se montre disposé à rendre la route voisine de Kings plus navigable et à améliorer les communications par voie ferrée, en compensation de la perte de leurs avantages actuels. — *Le Moniteur Acadien*.

On parle d'une nouvelle conférence américaine qui aurait lieu à Washington en janvier 1891. L'objet de cette conférence, à laquelle seraient appelées toutes les nations de ce continent, serait d'établir une monnaie uniforme pour toutes les nations représentées à la conférence.

On dit qu'il existe de riches sources de paraffine dans le district d'Arthabaska, dans le Nord-ouest canadien. Un géologue au service du gouvernement fédéral assure que les plus vastes lits de pétrole du monde existent dans cette contrée, couvrant des milliers de milles carrés. On a prié le gouvernement de faire des creusements, et si le résultat est suffisamment favorable, on construira un chemin de fer jusque là et l'exploitation de cette richesse se fera sur un bon pied.

" Vers l'an 1767, deux nobles époux de Carpinetto, Charles Pecci et Anne-Marie Jacovaci, n'ayant pas d'enfants, voyaient leur postérité s'éteindre ; un Franciscain de Rome, le Père Raymond, leur suggéra de faire une neuvaine à saint Louis de Toulouse, premier évêque de Pamiers. Leurs vœux ne tardèrent pas à être exaucés et le Ciel leur accorda un fils, Louis Pecci, l'heureux père de Sa Sainteté Léon XIII.

Il est constaté, dit la *Semaine Religieuse* de Québec, que les mariages mixtes, c'est-à-dire les mariages entre catholiques et protestants, ont des conséquences regrettables un peu partout. Au moment du mariage, le marié ou la femme protestante promet tout ce qu'exige l'Eglise, c'est-à-dire l'éducation catholique des enfants. Mais ces promesses ne sont presque jamais tenues.

Soit négligence, soit mauvaise foi des époux, ces mariages mixtes entraînent généralement l'éducation protestante de la jeune famille. Ces exemples ne manquent pas, même dans notre pays. Il n'y a qu'un remède au danger des mariages mixtes, c'est une législation matrimoniale plus sévère, et il n'est pas improbable que nous l'ayions avant longtemps. Rome a demandé à tous les évêques le chiffre exact des mariages mixtes dans leurs diocèses, ce qui fait croire que la question est à l'étude.

Aujourd'hui on ne peut plus compter ni sur l'énergie des parents, ni sur la bonne foi des époux. Le jour où les parents sauront que leurs enfants ne peuvent plus s'allier aux familles protestantes, sans apostasier, ils seront plus vigilants et plus circonspects. Quelques-uns passeront outre, il est probable, mais la plupart se soumettront à la loi ecclésiastique, et par là sauvegarderont la foi catholique de bien des enfants.

L'Exposition internationale de St-Jean N. B. va réussir au gré des espérances de ses organisateurs. Une foule immense s'y porte tous les jours. 10,000 personnes ont payé leur entrée vendredi. Tous les départements sont au complet. L'agriculture et l'industrie se sont donné la main pour y exposer la crème de leurs produits. Le département de l'éducation fait l'admiration des visiteurs. Les travaux scolaires exhibés par les écoles supérieures font honneur à l'organisation. Les écoles de Shélic et

HOTEL ST - LOUIS

(CI-DEVANT OCCUPÉ PAR M. JOSEPH RIENDEAU)

64 RUE ST-GABRIEL 64

MONTREAL

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. JOHN JOHNSON & CIE, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa, où il a tenu un hôtel qui figurait au premier rang parmi les établissements de ce genre.

La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons.

Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf, et dans lesquelles les voyageurs et les touristes jouissent de tout le confort désirable.

Le personnel est au grand complet et se distingue par une attention et une politesse tout à fait remarquables.

Vins,

Liqueurs,

Cigares,

Etc., Etc., Etc.,

Tous de premier choix.

PLACE DES PLUS CENTRALES

J. JOHNSON & CIE,

64, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

6 sept.—12.

Liverpool & London & Globe

CONTRE

LE FEU ET SUR LA VIE

Bureau principal pour le Canada, Montréal

H. M. Henry Starnes, President.

G. F. C. Smith, Principal Agent.

Bureau de Québec, - 75 rue Dalhousie

FONDS INVESTIS \$40,500,000

AU CANADA SEULEMENT 900,000

Cette compagnie prend des risques dans toutes les parties de la ville et des campagnes. Des Polices pour trois ans sont émises au taux de

**

LIBERTÉ DE CONSCIENCE... POUR LES JUIFS. — Le ministre de la guerre a adressé la circulaire suivante aux commandants de corps d'armée :

« Les fêtes d'automne du culte israélite auront lieu cette année : 1. du 14 septembre matin au 17 septembre matin ; 2. du 23 septembre matin au 25 septembre midi. Je vous prie de vouloir bien, à cette occasion, assurer en ce qui concerne les militaires appartenant à la religion juive, l'exécution des prescriptions de ma circulaire du 10 décembre 1888, relatives aux permissions à accorder lors des fêtes légales. »

Prendrait-on autant de sollicitude s'il s'agissait des soldats catholiques, à qui trop souvent, on ne laisse pas même la facilité d'entendre la messe le dimanche ! — *La Semaine Religieuse*, de Grenoble.

**

Commentant le discours de sir John A. Macdonald à Morrisburg, la *Tribune*, de Chicago, un des organes les plus importants du parti au pouvoir aux Etats-Unis, déclare expressément qu'il est inutile pour le Canada de chercher à obtenir des Etats-Unis des conditions comme celles qui existaient sous l'opération du traité de 1854. Elle ajoute que si nous ne voulons pas admettre en franchise tous les produits de leurs manufactures, nous n'avons pas à nous attendre d'obtenir des concessions d'eux pour nos produits naturels. Les Etats-Unis, d'après le journal de Chicago, n'accepteront qu'une chose : la réciprocité en tout et pour tout.

**

Le Bill McKinley est vu d'un très mauvais œil en Europe où ses effets prohibitifs se font sentir dans presque toutes les branches de l'industrie. On assure que l'empereur d'Allemagne et l'empereur d'Autriche, dans leur récente entrevue, ont examiné s'il ne conviendrait pas de former une ligne douanière englobant toutes les nations de l'Europe et dirigée contre les Etats-Unis en manière de représailles. La France, frappée surtout dans ses manufactures de soierie, se montre fort malcontente et sera peut-être la première à déclarer une guerre commerciale à la République américaine en refusant d'acheter les produits de son agriculture. A la fin du compte, les Américains ne seront peut-être pas les derniers à souffrir de leur politique de protec-

On parle d'une nouvelle conférence américaine qui aurait lieu à Washington en janvier 1891. L'objet de cette conférence, à laquelle seraient appelées toutes les nations de ce continent, serait d'établir une monnaie uniforme pour toutes les nations représentées à la conférence.

**

On dit qu'il existe de riches sources de parafine dans le district d'Arthabaska, dans le Nord-ouest canadien. Un géologue au service du gouvernement fédéral assure que les plus vastes lits de pétrole du monde existent dans cette contrée, couvrant des milliers de mille carrés. On a prié le gouvernement de faire des creusements, et si le résultat est suffisamment favorable, on construira un chemin de fer jusque là et l'exploitation de cette richesse se fera sur un bon pied.

**

On calcule que le gouvernement anglais entretient, tant soldats que gens de police, 50,000 hommes en Irlande pour maintenir la population. Or, la population mâle, adulte et valide de l'île ne dépasse pas 500,000 têtes, dont 200,000 au moins sont opposées aux revendications autonomistes et aïraies. On peut donc compter en moyenne un soldat ou agent de police armé pour six Irlandais sans armes. Rien que le corps de police coûte trente sept millions par an.

**

Extrait d'une lettre de M. Ths. Chapais, compagnon de voyage de Sir Hector Langevin, écrite à Vancouver le 14 septembre, et adressée à son journal *Le Courrier du Canada*.

la Colombie Anglaise est une riche province. Ses mines d'or sont immenses. Celles de Cariboo seules ont produit \$10,000,000 depuis trente ans, et elles rendent encore, dit-on, \$500,000 par année. L'île de Vancouver possède de magnifiques mines de charbon. Quant aux forêts de la Colombie, on sait ce qu'elles valent. C'est le pays des arbres géants. Nous avons vu dans le parc de Vancouver, des cèdres, des pins, de 300 pieds de haut et de 40 pieds de circonférence. Les ressources forestières de la Colombie sont inépuisables.

**

On lit dans la "Semaine catholique" de Paris :

Nous extrayons d'une savante étude sur saint Louis, premier évêque de Paris, publiée par l'"Etoile de l'Ariège", le trait suivant qui intéressera assurément nos lecteurs :

foi des époux. Le jour où les parents sauront que leurs enfants ne peuvent plus s'allier aux familles protestantes, sans apostasier, ils seront plus vigilants et plus circonspects. Quelques-uns passeront outre, il est probable, mais la plupart se soumettront à la loi ecclésiastique, et par là sauvegarderont la foi catholique de bien des enfants.

**

L'Exposition internationale de St-Jean N. B. va réussir au gré des espérances de ses organisateurs. Une foule immense s'y porte tous les jours. 10,000 personnes ont payé leur entrée vendredi. Tous les départements sont au complet. L'agriculture et l'industrie se sont donné la main pour y exposer la crème de leurs produits. Le département de l'éducation fait l'admiration des visiteurs. Les travaux scolaires exhibés par les écoles supérieures font honneur à l'organisation. Les écoles de Shélicac et de Moncton figurent avec honneur dans cette exposition, et les travaux de vos écoles excitent l'admiration universelle. Le *St-John Sun* déclare que "les travaux de Shélicac excitent la surprise ; dans les quatre volumes de travaux exécutés par les élèves envoyés à l'exposition par les commissaires d'écoles, les dessins exécutés par les élèves les plus avancés sont vraiment supérieurs." Le portrait du jeune fumeur, dû au pinceau de Mlle Harper, attire tout particulièrement l'attention de la foule.

Le Moniteur Acadien.

BREVETS D'INVENTION

Pour toutes procédures relatives aux CAVEATS et aux BREVETS D'INVENTION veuillez vous adresser au soussigné,

PHILIPPE MASSON,

Bureaux de L'ASSOCIATION
No 68, rue Saint-Joseph, Québec

Liverpool & London & Globe

CONTRE

LE FEU ET SUR LA VIE

Bureau principal pour le Canada, Montréal

Hon. Henry Starnes, President.

G. F. C. Smith, Principal Agent.

Bureau de Québec, - 75 rue Dalhousie

FONDS INVESTIS . . . \$40,500,000

AU CANADA SEULEMENT . . . 900,000

Cette compagnie prend des risques dans toutes les parties de la ville et des campagnes. Des Polices pour trois ans sont émises au taux de deux primes annuelles.

WM. M. MACPHERSON,
75, rue Dalhousie,
Québec.

5 juillet 1890. 1a

ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

FEU ET MVRINE

THOMAS ROY, Gérant

Branche de Québec, Bureau :

119 RUE ST-PIERRE

BASSE-VILLE, QUÉBEC.

5 juillet 1890.—1a

FRANK PENNEE

119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,
pour Québec et le District de
Québec, de la

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890. 1a

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

(suite)

VI

Danhout retourna vers sa femme et lui raconta avec un joyeux étonnement ce que son maître lui avait dit. Il lui avait parlé si amicalement et même serré la main !

Les Danhout, regardés, loués et enviés par tout le monde, arrivèrent enfin à leur petite ruelle, devant la maison où les Wildenslag avaient demeuré. Bavon parut vouloir s'arrêter, et éleva même, par un mouvement involontaire, son prix et sa couronne, comme pour les montrer à une créature invisible ; mais il poussa un soupir et suivit ses parents dans leur demeure.

Après les avoir embrassés de nouveau, Bavon sortit de la ruelle pour se diriger en toute hâte vers la maison de M. Raemdonck, où l'attendait un nouveau présent. Quel serait ce présent ? Un livre, peut-être autre chose !

Bavon sonna M. Raemdonck. La servante le conduisit dans le bureau. Un homme déjà âgé, le premier commis sans doute, vint à lui en souriant amicalement.

—Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému, Cela vous portera bonheur, d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

—Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir ; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu. Asseyez-vous, mon ami, M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait connaître ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve, si vous y consentez.

—Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

—Eh bien, placez-vous devant ce pupitre ;

—Eh bien, Vremans, quelle est l'instruction du jeune homme ? demanda-t-il. Pourriez-vous l'employer ?

—C'est un phénomène, répondit le commis. Il a à peine quinze ans, et il a une écriture aussi ferme et aussi jolie que celle d'un vieux commis. Il sait bien calculer, il a une intelligence prompte et il est capable de tout, du moins de tout ce qu'il peut avoir à faire dans le bureau sous ma surveillance.

—Vous ne prétendez pas, n'est-ce pas, qu'il pourrait remplacer le commis que vous avez renvoyé avant-hier ?

—Non, monsieur, je n'oserais l'affirmer, quoique je suis convaincu que cet élève de l'école communale me rendrait plus de services ; mais il est trop jeune et on ne doit pas le gêner dès le commencement par des appointements trop élevés.

—En effet, l'autre commis avait mille francs. Que pourrions-nous donner au fils de Danhout ? Vous savez que je veux récompenser ses parents.

—Le tiers, monsieur : trois cents francs, par exemple. Ce serait suffisant pour commencer. J'aiderai le jeune homme. S'il reste zélé et fidèle, nous pourrions augmenter ses appointements.

—C'est bien, Vremans, je vous remercie. Envoyez-moi le jeune homme, mais ne lui dites rien.

Quelques minutes après, Bavon entra et se tint debout, la casquette à la main, devant M. Raemdonck.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

—C'est un beau jour pour vous, mon ami ! vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et, si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin ; mais, quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étonna M. Raemdonck.

—Ah ! c'est bien, dit-il, que vous soyez pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mon père a travaillé pour moi ; c'est pour moi qu'il s'est rendu malade. Mon père a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

—Vous acceptez donc la place ?

—Je puis à peine parler... Oh ! oui, oui, je ferai de mon mieux.

—Mais vous ne demandez pas ce que vous gagnerez. Si vous vous rendez utile et travaillez avec zèle, j'augmenterai bientôt vos appointements, cela dépend de vous. Maintenant, et pour le moment, vous toucherez quatre cents francs ; c'est au moins deux fois autant que votre salaire actuel.

Bavon fondit en larmes ; il bégaya quelques paroles entrecoupées, bénit son bienfaiteur, et parla de son père et de sa mère ; mais il était trop ému pour prononcer des phrases suivies.

M. Raemdonck ouvrit un tiroir de son pupitre, y prit quelque chose, s'approcha de Bavon tout étourdi, et lui dit :

—Venez demain dans le grand bureau ; le premier commis est un brave homme et un noble cœur, il aura de l'amitié pour vous et vous poussera. Je veux vous donner un denier à Dieu. Tenez, prenez ceci, portez-le à votre père avec la bonne nouvelle, et tâchez de rester digne de ma protection, vous assurerez votre propre bonheur et le bonheur de vos bons parents. Adieu, mon garçon, et à demain.

Bavon n'y voyait plus ; la tête lui tournait ; il se trouva dans la rue sans le savoir. Quatre cents francs ! Il allait gagner quatre cents francs ! Quelle richesse ! et comme sa mère allait être stupéfaite et heureuse à cette nouvelle ! Il ne pouvait pas y croire ; il rêvait peut-être ! Non, non, c'était bien vrai !

Alors seulement, il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie, et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

—Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père ! nous serons riches ; vous vivrez sans travailler ; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra ; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotions, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois. Les parents contemplaient avec stupéfac-

POUR UN MOIS
UNE

Grande Réduction est faite

AU

GRAND ENTREPOT

DE

Vaisselles, Verreries,
Lampes, etc.

DE

M. LOUIS BRUNEAU,
RUE ST-JOSEPH.

Québec, 12 juillet. 1a.

HOTEL RIENDEAU,

CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier,
MONTREALSituation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à
neuf. Menus variés et excellents.

Primeurs de toutes les saisons.

Vins, Liqueurs et Cigares
de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1900—1a

T T T

—: 0 :—

EXTRAORDINAIRE

Un Harmonium valant \$75.00 peut
être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de

doute, vint à lui en souriant amicalement.

—Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému, Cela vous portera bonheur, d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

—Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir ; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu. Asseyez-vous, mon ami, M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait connaître ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve, si vous y consentez.

—Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

—Eh bien, placez-vous devant ce pupitre ; voici la minute d'une lettre, écrivez-la au net, de votre mieux et sans faute. Ne soyez pas intimidé. Vous avez là un modèle pour la forme de la lettre. Commencez ; pendant ce temps, je continuerai mon propre travail.

Un silence complet régna dans le bureau jusqu'au moment où Bavon, en levant la tête et en se retournant, fit comprendre que la lettre était écrite.

Le commis s'approcha, regarda le papier un instant et dit avec étonnement :

—Oh ! oh ! mon garçon, quelle main ferme ! quelle belle écriture !... et pas de faute ! Bavon ! je ne m'y serais pas attendu. Cela fera plaisir à M. Raemdonck, car il vous porte un véritable intérêt, parce que vous êtes le fils d'un de nos meilleurs ouvriers. Savez-vous bien calculer aussi ?

—J'étais le plus fort de toute la classe pour le calcul, monsieur, du moins au dire de mes maîtres.

—Eh bien, voici une colonne de chiffres : additionnez-les d'abord, multipliez le total par 365 et divisez le tout par 514.

En quelques minutes, Bavon avait fait le calcul, et le commis vit avec une satisfaction sincère qu'il ne s'était pas trompé.

—Attendez encore un instant ici, mon ami, dit-il ; je vais avertir M. Raemdonck de votre arrivée.

Il laissa Bavon seul dans le bureau, ouvrit une porte et entra, au bout d'un corridor, dans une salle où le propriétaire de la fabrique était assis devant une table et feuilletait des papiers.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

—C'a été un beau jour pour vous, mon ami ! vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et, si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin ; mais, quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étouffa M. Raemdonck.

—Ah ! c'est bien, dit-il, que vous soyez pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mon père a travaillé pour moi ; c'est pour moi qu'il s'est rendu malade. Mon père a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

—Et vous les chérez, et, si vous le pouvez, vous les récompenserez dans leurs vieux jours ?

—Oui, monsieur, aussi longtemps que je vivrai.

—Vous êtes maintenant dans la fabrique de M. Verbeeck, et, la semaine prochaine on vous placera au "diable" en qualité d'aide. C'est un bon moyen d'arriver à quelque chose. Mais cela va bien lentement, mon garçon. Avec votre instruction, on peut trouver peut-être un chemin plus court.

—Je deviendrai contre-maître, monsieur.

—Et alors ?

—Alors, monsieur, mon père ne travaillera plus, ni ma mère non plus.

—Vous êtes un brave garçon, dit M. Raemdonck touché. Que gagnez-vous, à présent ! Quatre ou cinq francs par semaine, n'est-ce pas ? Ce n'est pas assez. Je veux vous aider à atteindre le noble but que votre cœur vous montre, en vous ouvrant une carrière où, avec votre instruction et votre bonne volonté, on peut avancer beaucoup plus vite. J'avais l'intention de vous donner un livre ; mais tous les livres de ma bibliothèque seront à votre disposition. Je veux vous faire un autre cadeau. Voulez-vous être commis dans mon bureau ? Si vous restez dans les bonnes idées où vous êtes, je vous pousserai et je vous traiterai comme mon fils.

—O monsieur ! tant de bontés ! s'écria Bavon en levant les mains vers lui. Que ma mère sera contente !

Il ne valait peut-être rien. Non, non, c'était bien vrai !

Alors seulement, il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie, et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

—Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père ! nous serons riches ; vous vivrez sans travailler ; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra ; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotions, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois.

Les parents contemplaient avec stupéfaction les deux pièces d'or que leur fils avait jetées sur la table : eux aussi semblaient ne pouvoir y croire.

Tout à coup Damhout se jeta au cou de sa femme, la serra sur son cœur et bégaya les larmes aux yeux :

—O chère Christine ! que Dieu te bénisse ! C'est à toi, à toi seule que nous sommes redevables de ce bonheur. Tu es plus qu'une mère pour tes enfants, plus qu'une femme pour moi : tu es notre ange gardien.

Bavon se leva soudain et se mit à crier, en courant vers la porte :

—O Godelive, Godelive !

Sa mère courut derrière lui en poussant un cri d'angoisse.

—Ciel ! mon pauvre fils, que t'arrive-t-il ? dit-elle.

Mais Bavon, rouge de confusion, se jeta dans ses bras et répondit :

—Ce n'est rien, ma chère mère, je rêve ; la joie me fait perdre la tête.

VII

Le lendemain, Bavon se rendit à son bureau, il était si joyeux et si plein d'enthousiasme, qu'il était entièrement absorbé par son nouveau travail. Le soir, il apporta des écritures avec lui et resta assis, la plume à la main, jusqu'au moment où ses parents lui rappelèrent qu'il était temps d'aller se coucher. Il ne parla même plus de Godelive ni des regrets qu'il avait parce qu'elle n'avait pu voir son triomphe.

(à suivre)

Chambres spacieuses, meubles neufs. Menus variés et excellents.

Primeurs de toutes les saisons.

Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

T T T

—: o :—

EXTRAORDINAIRE

Un Harmonium valant \$75.00 peut

être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de

J. B. ROUSSEAU

Comme toujours, nos THÉS sont importés directement, et pour cette raison sont vendus de vingt à vingt-cinq pour cent meilleur marché que partout ailleurs.

QUALITE GARANTIE

—: o :—

J. B. ROUSSEAU

Importateur de thés et de cafés

— 240 240 —

RUE ST-JOSEPH

Succursales : 206 Rue et Faubourg St. Jean
Côte des Marchands, Lévis.

Qu'ébec, 5 juillet, — 3 m.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX.

REPAS A TOUTE HEURE

HOTEL

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

— DU —

CHENAL DU MOINE

64, place Jacques-Cartier,
Montréal.

Félix LATRAVERSE
Propriétaire.

A deux pas du débarcadère des bateaux à vapeur.

Montréal, 5 juillet 1890